

Aulun di Etrahun - Buhara

LAF
202-013

DATES PRINCIPALES QUI
JALONNENT LA VIE ET L'OEUVRE DE PIERRE TOPET-ETCHAHUN

- 1786 - 27 septembre : naissance de Pierre Topet- Etchahun, le futur poète.
- 1803 : Décès de Marianne Etchahun, grand-mère maternelle de P.T.E.
- 1804 : Idylle de P.T.E. avec la jeune bonne Marie Rospide (de Larrau)
Testament du parrain Pierre Topet-Topetia en faveur de son frère Jean Topet, père de P.T.E.
- 1805 : Naissance d'un petit Jean Rospide, fils de P.T.E (27 févr.)
- 1806 : Le parrain refait son testament en faveur de Joseph Topet, frère de P.T.E (16 avril)
- 1807 : (?) Ürtx'aphal bat
- 1808 : 27 septembre : mariage de P.T.E avec Engrâce Páleno.
- 1809 : 3 juin : décès du parrain
naissance d'Engrâce (août)
Mort de la pauvre enfant (octobre)
- 1811 : Naissance de Marie (l'enfant)
- 1813 : Joseph, frère de P.T.E fait son testament en faveur du poète (23 janvier)
Joseph part pour l'armée
Naissance du 3e enfant qu'on baptise Joseph
Eihartze eta Miñau
- 1816 : Naissance de Catherine , 4e enfant
- 1817 : Brouille à Etchahunia : le jeune ménage y resté, tous les autres membres de la famille vont vivre à Topetia.
- 1818 : Décès d'Engrâce Etchahun, mère de P.T.E (juin)
Décès de la jeune Catherine à l'âge de 2 ans (septembre)
- ~~1818 - Décès d'Engrâce Etchahun, mère de P.T.E (juin)~~
- 1819 : Le testament du parrain déclaré nul au tribunal de St Balais (16 avril)
Naissance de François, 5e enfant (26 avril)

- 1820-21 : Engrâce Pelento, femme de P.T.E se laisse attirer par J. Héguiphah.
- 1821 : P.T.E au cours d'une discussion porte un coup de hache à Benoît Goyhenx d'Esquiule (26 octobre)
Arrestation de P.T.E incarcération à St Palais
Naissance de Pierre, dernier des enfants (3 novembre)
- 1822 : Evasion de la prison de St Palais
- 1823 : Assises de Pau (30 décembre) : P.T.E , condamné à 2 ans de prison, plus deux ans de surveillance par la haute police.
- 1824 : P.T.E fait appel, mais le 11 février la peine est maintenue.
P.T.E est emprisonné à la Centrale d'Eysse (Lot-et-Garonne)
- 1826 : Le 11 février P.T.E quitte Eysse, mais on le garde prisonnier à Pau et à St Palais, d'où il n'est libéré qu'au début de 1827.
- 1827 : Affaire du 1er mai : Etchegoyen blessé d'un coup de fusil.
Incendie d'une ferme de M. Héguiphah (23-24 octobre)
P.T.E accusé par la rumeur publique a quitté sa maison
Le 25 octobre il est à Lamrau avec les bergers.
Mündian malerusik
- 1828 : Le poète est arrêté en février.
Assises de Pau (18 et 19 août) : P.T.E déclaré "non coupable"
P.T.E. libéré dès le 20 août
Musde Defis
- 1829 : Etchahun s'est retiré à Ordiarp
Khantoren khantatzeko
- 1830(?) : Belhaudiko borthian
- 1831 : Décès de Jean Etchahun, père du poète (28 septembre)
fin octobre : départ pour le pèlerinage à Rome
Bi berset doLorusik
- 1832 : Retour de Rome à Barcus avant le 26 avril
1er août : le poète veut faire interner sa femme,
(lettre à M. Clárisse)
fin octobre : P.T.E revient à Etchahunia, et dès lors
entreprind de restaurer son patrimoine avec persévérance.

- 1833 : Desertuko iházik
Etchahunen bizitziaren khantoria
Musde Legouvé
Musde Clerisse
- 1834 : Orientation vers la paix familiale
- 1838 : Gaztelondoko prima
- 1839 : mariage de Marie (alhaba bakhotxa) avec Alexis Oholéguy
(7 février)
mariage de Joseph, fils du poète, avec Marie Laborde
- 1841 : Edoien prozesaren khantoriak
sohütako ezteietan (21 juin)
faux en écriture publique à Navarrenx (20 juillet)
- 1842 : Mündian malerusik (version nouvelle)
Plainte de Jean concernant le faux de son frère (septembre)
suite du poète en Espagne.
- 1843 : 20 mai : Assises de Pau, où r.T.E. est condamné par contumace
à 10 ans de travaux forcés.
- 1845 : Etchahunia à l'encan : Joseph rachète la maison paternelle
(21 février)
r.T.E revient d'Espagne : incarcération à Pau le 11 août
18 août, Assises de Pau : réduction de la peine à 3 ans.
Appel en cassation : renvoi aux Assises de Mont-de-Marsan
7 novembre : la peine est réduite à 2 ans de prison.
- 1846 : 24 février : emprisonnement à la Centrale d'Eysse
- 1847 : 3 novem. Engrâce Pelento obtient la séparation de biens
d'avec son mari.
20 decem. Le poète sort de prison.
- 1848 : Le poète se retire à Garindein chez son frère Jean-Pierre
Cómplainte Heguilus
Ahaide delizius huntan
- 1849 : Musde Chaho.

- 1850 : Musde Renaud
 R.T.E se fâche avec son frère qui le chasse de chez lui
 Mystérieuse attaque nocturne, où le poète perd un oeil
 (nuit du 21 ou 22 novembre)
 Le poète accuse son neveu Pierre, fils de Jean-Pierre
- 1851 : 28 février : Assises de Lau : le neveu est déclaré "non
 coupable"
 Mariage de François, fils de R.T.E avec Marie Odile-Bordaberry
- 1852 : Le poète est à Menditte . De cette époque peuvent être :
Idarroki olha
Leille
- 1853 : Montebidorat (2 août)
bi berseten eguitez
- 1854 : Amodio gatik
- 1855 : Décès d'Engrâce , femme du poète
Goure jaun aphescupia
- 1856 : Décès de J. Héguiaphal (15 janvier)
 Le poète est domicilié à Sainte Engrâce
 Le 26 décembre il ~~était~~ est domicilié à Esquiule, chez son
 fils Pierre nouvellement marié.
- 1858 : Mort d'Etchegoyen, la fameuse victime du 1er mai 1827
 Décès de Jean Topet de Topetia, frère au poète
- 1859 : Barkoxeko eliza
- 1860 : Musde Tiraz
- 1861 : Mort de Pierre Topet fils à Esquiule.
 Retour du poète à Barcus à Etchahunia
- 1862 : 17 janvier : Décès du poète Pierre Topet-Etchahun.

DATES PRINCIPALES QUI

JALONNENT LA VIE ET L'OEUVRE DE PIERRE TOPET-ETCHAHUN

- 1786 - 27 septembre : naissance de Pierre Topet- Etchahun, le futur poète.
- 1803 : Décès de Marianne Etchahun, grand-mère maternelle de P.T.E.
- 1804 : Idylle de P.T.E. avec la jeune bonne Marie Rospide (de Larrau)
Testament du parrain Pierre Topet-~~Topetia~~ en faveur de son frère Jean Topet, père de P.T.E.
- 1805 : Naissance d'un petit Jean Rospide, fils de P.T.E (27 févr.)
- 1806 : Le parrain refait son testament en faveur de Joseph Topet, frère de P.T.E (16 avril)
- 1807 : (?) ürtx'aphal bat
- 1808 : 27 septembre : mariage de P.T.E avec Engrâce Pélento.
- 1809 : 3 juin : décès du parrain
naissance d'Engrâce (août)
Mort de la pauvre enfant (octobre)
- 1811 : Naissance de Marie (1'enfant)
- 1813 : Joseph, frère de P.T.E fait son testament en faveur du poète (23 janvier)
Joseph part pour l'armée
Naissance du 3e enfant qu'en baptise Joseph
Eihartze eta Miñau
- 1816 : Naissance de Catherine , 4e enfant
- 1817 : Brouille à Etchahunia : le jeune ménage y reste, tous les autres membres de la famille vont vivre à Topetia.
- 1818 : Décès d'Engrâce Etchahun, mère de P.T.E (juin)
Décès de la jeune Catherine à l'âge de 2 ans (septembre)
- ~~1818 - + - Décès - d' - Engrâce - Etchahun, - mère - de - P.T.E - (juin~~
- 1819 : Le testament du parrain déclaré nul au tribunal de St Palais (16 avril)
Naissance de François, 5e enfant (26 avril)

- I820-2I : Engrâce Pelento, femme de P.T.E se laisse attirer par
J. Héguiaphal.
- I82I : P.T.E au cours d'une discussion porte un coup de hache à
Benoît Goyhanx d'Esquiule (26 octobre)
Arrestation de P.T.E incarcération à St Palais
Naissance de Pierre, dernier des enfants (3 novembre)
- I822 : Evasion de la prison de St Palais
- I823 : Assises de Pau (30 décembre) : P.T.E , condamné à 2 ans de
prison, plus deux ans de surveillance par la haute police.
- I824 : P.T.E fait appel, mais le II février la peine est maintenue.
P.T.E est emprisonné à la Centrale d'Eysses (Lot-et-Garonne)
- I826 : Le II février P.T.E quitte Eysses, mais on le garde
prisonnier à Pau et à St Palais, d'où il n'est libéré qu'au
début de I827.
- I827 : Affaire du Ier mai : Etchegoyen blessé d'un coup de fusil.
Incendie d'une ferme de M. Héguiaphal (23-24 octobre)
P.T.E accusé par la rumeur publique a quitté sa maison
Le 25 octobre il est à Lanrau avec les bergers.
Mündian malerusik
- I828 : Le poète est arrêté en février.
Assises de Pau (I8 et I9 août) : P.T.E déclaré "non coupable"
P.T.E. libéré dès le 20 août
Musde Defis
- I829 : Etchahun s'est retiré à Ordiarp
Khantoren khantatzeko
- I830(?) : Belhaudiko borthian
- I83I : Décès de Jean Etchahun, père du poète (28 septembre)
fin octobre : départ pour le pèlerinage à Rome
Ei berset doïorusik
- I832 : Retour de Rome à Barcus avant le 26 avril
Ier août : le poète veut faire interner sa femme,
(lettre à M. Clérisse)
fin octobre : P.T.E revient à Etchahunia, et dès lors
entreprind de restaurer son patrimoine avec persévérance

- 1833 : Desertuko inazik
Etxahunen bizitziaaren khantoria
Musde Legouvé
Musde Clerisse
- 1834 : Orientation vers la paix familiale
- 1838 : Gaztelondoko prima
- 1839 : Mariage de Marie (alhaba bakhotxa) avec Alexis Oholéguy
(7 février)
Mariage de Joseph, fils du poète, avec Marie Laborde
- 1841 : Udoien prozesaren khantoriak
sohütako ezteletan (21 juin)
faux en écriture publique à Navarrenx (20 juillet)
- 1842 : Mündian malerusik (version nouvelle)
Plainte de Jean concernant le faux de son frère (septembre)
Fuite du poète en Espagne.
- 1843 : 20 mai : Assises de Pau, où P.T.E. est condamné par contumace
à 10 ans de travaux forcés.
- 1845 : Etchahunia à l'encan : Joseph rachète la maison paternelle
(21 février)
P.T.E revient d'Espagne : incarnation à Pau le 11 août
18 août, Assises de Pau : réduction de la peine à 3 ans.
Appel en cassation : renvoi aux Assises de Mont-de-Marsan
7 novembre : la peine est réduite à 2 ans de prison.
- 1846 : 24 février : emprisonnement à la Centrale d'Eysses
- 1847 : 3 novem. Engrâce Pelento obtient la séparation de biens
d'avec son mari.
20 décem. Le poète sort de prison.
- 1848 : Le poète se retire à Garindein chez son frère Jean-Pierre
Cômplainte Heguilus
Ahaide delizius huntan
- 1849 : Musde Chaho.

- 1850 : Musde Renaud
P.T.E se fâche avec son frère qui le chasse de chez lui
Mystérieuse attaque nocturne, où le poète perd un oeil
(nuit du 21 ou 22 novembre)
Le poète accuse son neveu Pierre, fils de Jean-Pierre
- 1851 : 28 février : Assises de Pau : le neveu est déclaré "non
coupable"
Mariage de François, fils de P.T.E avec Marie Udule-Bordaberry
- 1852 : Le poète est à Menditte . De cette époque peuvent être :
Idarroki olha
Leille
- 1853 : Montebidorat (2 août)
Bi berseten eguitez
- 1854 : Amodio gatik
- 1855 : Décès d'Engrâce , femme du poète
Goure jaun aphescupia
- 1856 : Décès de J. Héquiaphal (15 janvier)
Le poète est domicilié à Sainte Engrâce
Le 26 décembre il ~~était~~ est domicilié à Esquiule, chez son
fils Pierre nouvellement marié.
- 1858 : Mort d'Etchegoyen, la fameuse victime du 1er mai 1827
Décès de Jean Topet de Topetia, frère au poète
- 1859 : Barkoxeko eliza
- 1860 : Musde Tiraz
- 1861 : Mort de Pierre Topet fils à Esquiule.
Retour du poète à Barcus à Etchahunia
- 1862 : 17 janvier : Décès du poète Pierre Topet-Etchahun.

RAPPORT SUR LA THESE PRINCIPALE
DE M. JEAN HARITSCHELHAR

Mr Jean Haritschelhar, fils de Saint-Etienne de Baigorri, pilotari fervent, grand ami de la chanson basque, ne pouvant guère échapper à la tentation de choisir un sujet euskarien pour sa thèse de doctorat ; grâce, sans doute, à M. le Professeur Lafon, il y a ^{vous} fort heureusement succombé.

Le titre de ^{vous} son travail est éloquent : Le Poète souletin Pierre Topet-Etchahun (1786-1862) - Contribution à l'étude de la poésie populaire basque au XIXe siècle.

L'ouvrage se présente sous la forme d'un grand in-octavo de 584 pages, enrichies de 16 pages hors-textes. Si nous ajoutons que la thèse complémentaire est une édition critique de l'oeuvre du poète, minutieusement expliquée le long de 829 pages, on conviendra qu'il ne s'agit pas d'une bluette, mais d'un véritable monument dont il n'est ^{guère} possible d'exposer en peu de mots toutes les richesses.

Ce rapport dont M. Le Professeur Lafon nous a chargé, sans doute à titre d'ami du ^{commun} récipiendaire et peut-être aussi pour justifier en quelque façon notre présence insolite dans ce savant aréopage, - ce rapport, disons-nous, ne rendra compte que de ^{vous} la thèse principale, puisque aussi bien Monsieur de Président du jury ^{notant} s'est réservé, comme spécialiste du dialecte souletin, de présenter l'étude philologique que constitue ^{vous} la seconde thèse, déjà soutenue en première séance.

Notre plan sera très simple : nous suivrons l'ordre irréprochable de ^{vous} l'ouvrage.

En tête se lit une dédicace des plus touchantes :
"A ma chère mère, à mon défunt père, à mes ancêtres, et, parmi eux, au voisin d'Etchahun, Jean Loge-Ferrit le laboureur".

Suit l'avant-propos : ^{Vous} l'auteur, y reconnaît ^{ses} la difficulté de réaliser une synthèse sérieuse de la littérature basque populaire, faute de monographies préalables. ^{Vous avez} Il a voulu, pour ^{sa} part, étudier à fond un poète typique du XIXe siècle et, à cette occasion, pour mieux le situer, analyser les éléments ou la technique de la versification populaire basque, et même en rechercher les origines.

Après quoi, c'est le défilé de toutes les bonnes volontés individuelles ou collectives à qui M. ~~Jean Haritschelhar~~ ^{Vous} adresse, ^{vos} ses plus vifs remerciements pour l'aide qu'elles ^{vous} ont apportée aux divers stades de ^{vos} ses travaux.

Ces préliminaires achevés, dès la page II s'ouvre ^{voilà} sa thèse. Elle comprend : une introduction de 28 pages ; une première partie biographique intitulée "l'homme" ^{puis} couvrant 239 pages ^{suivent} ; une seconde partie consacrant 235 pages au "poète". Sont groupés en fin de volume des appendices, des tables et des index de toute sorte, *extrêmement utiles pour le maniement de l'ouvrage.*

De la légende à l'histoire : tel est le titre de l'introduction. ^{Vous} On y constate, qu'Etchahun a été volontairement ignoré par ^{les} intellectuels basques du XIXe siècle : sans doute l'homme, habitué ^{habituellement et des} des prisons, leur paraissait-il peu recommandable et sa poésie trop personnelle, trop crue, ~~et~~ trop violente.

Le peuple, au contraire, gardait de lui (plus ou moins déformées) des anecdotes mémorables ; en tout cas il retenait dans son répertoire d'auberge ou de veillées (avec ~~des~~ ^{beaucoup} beaucoup de variantes) quelques unes de ses meilleures chansons.

N'empêche que le temps qui détruit tout faisait ici aussi son oeuvre : le souvenir du poète mort en 1862 allait s'effaçant au bout d'un quart de siècle. Par bonheur, en 1890, la chanson Etchahun eta Otxalde, oeuvre du bertsulari de Bidarray, allait raviver la gloire du vieux barkoxtar. Son renom devait même croître les années suivantes, témoins ~~les~~ ^{certains} propos d'Urrutigoity en 1892, de Charles Berde en 1897, de J.B Constantin en 1905 et 1907. c'est du monde
votre opinion,

Mais les générations passent.

En 1922, le R.P Lhande prépare une série de conférences qu'il doit donner à la Faculté des Lettres de Toulouse sur la poésie populaire basque. Dans ce but il recueille des chansons, surtout souletines, et ^{trouve en fait dans} ~~découvre~~ un lot de textes d'un style exceptionnel, bien rythmés, concrets, concis, saignants de douleur et terriblement agressifs. On lui dit qu'ils sont d'Etchahun. Enthousiasmé par la découverte, le R.P. Lhande ne songe qu'à compléter sa collection etchahunienne et à ^{se renseigner} ~~savoir~~ quelque chose sur le poète : il interroge les vieillards, il fait la chasse aux cahiers de chansons.

La récolte fut ^à plutôt modeste. Mais, pressé d'alerter le public, il écrivit en trois articles dans la revue Gure Herria de 1923, une esquisse biographique d'Etchahun, fondée sur l'interprétation superficielle de 12 chansons et un choix d'^{une dizaine} ~~histoires~~ traditionnelles, le tout encadré seulement par 3 dates exactes : 1786, année de la naissance du héros ; 1808; année de son mariage ; 1862 ; année de sa mort.

Cela donnait un ensemble ^{agréable} ~~plaisant~~, touchant, rapide, pittoresque, plein d'inattendus, d'hypothèses et de mystères, où le jésuite-romancier exploitait habilement les ^{grandes} ombres comme les lumières. Il regrettait ^{mais} ~~beaucoup~~ que la documentation lui manquât, et il se promettait de se livrer à de plus

profondes enquêtes, dès qu'il en aurait le loisir.

Il fallut donc ^{peu le moment} se contenter de cette vie sommaire, approximative et au moins partiellement légendaire d'Etchahun : de fait, on ne savait presque rien de sa famille : qui était le parrain du poète ? d'où avait-on tiré que son père s'appelait Pierre ? Le poète avait-il connu et aimé sa mère ? Avait-il des frères et soeurs en dehors du frère ^{me} ^{que} ^{justifiant} ~~on en dit~~ ^{parlent} ses vers ? Qui était la jeune fille pauvre qu'il aurait voulu épouser ? Sa femme avait-elle toujours été infidèle ? ~~Qui~~ ^{Combien} avait-elle donné de ~~nombreux~~ ^{de} enfants ? D'autre part, on s'interrogeait sur les 5 propriétés qu'il revendiquait si souvent comme siennes ; on le ^{disait} ~~crovait~~ assassin d'Etchegoyen et condamné pour ce crime ; on ne comprenait rien à ses multiples emprisonnements ; on admettait qu'il était allé en pèlerinage à Rome, à Lorette et à Saint-Jacques de Compostelle, mais ^{d'allure} quand, en quelles circonstances au juste ? On le voit, la biographie du P. Lhande soulevait plus de problèmes qu'elle ne donnait de vraies solutions.

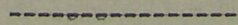
Pourtant ^{cette étude} ~~l'étude~~ du P. Lhande sur le Barde Etchahun fit sensation, et l'on attendait avec impatience la publication d'une première série de ses poèmes, ^{qui était annoncée.}

L'attente fut longue... Le P. Lhande fut appelé par ses supérieurs de Toulouse à Paris : de brillantes réussites religieuses et littéraires, mais aussi d'écrasants travaux s'achevèrent en surmenage et paralysie. ^{en 1934} Ce ne fut qu'en 1945 qu'il pria l'abbé Larrasquet, docteur es lettres et auteur de trois ouvrages sur le souletin, de préparer ^{à sa place} une édition des Oeuvres d'Etchahun, avec le concours de l'Eskualtzaleen Biltzarra, dont M. Louis Dassance était l'actif Président. Entre temps, ce dernier avait recueilli des textes d'Etchahun que le P. Lhande ne connaissait pas :

il les versa au dossier, et c'est ainsi que parut en 1949 une belle brochure de 130 pages double-couronne in-8, intitulée Le poète Pierre Topet dit Etchahun (1786-1862) et ses oeuvres.

Cette fois-ci, la renommée du barde de Barcus montait en flèche. Sa légende s'amplifiait, même sur le plan littéraire : Pierre Espil écrivait en français un roman intitulé Etchahun le malchanceux, Pierre Larzabal composait en labourdin son fameux drame Etchahun, Pierre Berdaçarre (dit Etchahun de Trois-Villes) ^{édigait} mentait une pastorale sur le même sujet en souletin, Jon Echaide ^{publiait} "sortait" un grand roman en guipuzcoan sous le titre de Joanak joan et traduisait les poèmes etchahuniens dans le même dialecte. Dès lors tous les historiens de la littérature basque ^{à leur} ont tenu à leur notre "koblari".

Si le P. Dhande avait écrit sur trois dates sa biographie du koblari barcusien, ^{vous} M. Haritschelhar, ~~qui~~, après dix ans de recherches parfois harassantes, ^{vous en} est arrivé à étayer la ~~votre~~ ^{si} ~~si~~ - si nos comptes sont justes - de 328 références datées : elles renvoient à toute sorte d'archives officielles : ^{à savoir} communales, paroissiales, départementales, diocésaines, notariales, judiciaires ; dans ce nombre ne figurent ni les coupures de journaux anciens, ni les notes prises à la Bibliothèque Nationale, ni même les précieux manuscrits récemment retrouvés, ^{évidemment} ignorés du premier biographe, et qui ^{vous} ont permis de ~~meux~~ ^{vous} orienter ~~les~~ ^{vos} enquêtes. C'est dire que M. ^{vous} Haritschelhar nous offre, un travail solide, documenté, scrupuleux, où rien n'est affirmé sans preuve et où les hypothèses sont toujours données comme telles, dans le moindre coup de pouce.



Résumons la vie d'Etchahun telle qu'elle ressort de ^{voilà} la thèse.

Pierre Topet naît en 1782, probablement le 27 septembre, à la maison Etchahunia de Barcus. Son père est Jean Topet, natif de Topetia dans la même commune; sa mère, Engrâce Sieur, héritière d'Etchahunia. Selon la coutume, la famille est souvent désignée par le nom de la maison allégé de son suffixe ia : d'où Etchahun.

Pierre, le futur poète, à qui la tradition ne reconnaissait qu'un frère, avait du moins trois frères et trois sœurs. Il était le second enfant, l'ainée étant Marie Anne. S'il fallait en croire les chansons autobiographiques de Pierre Topet, son enfance et sa jeunesse auraient été des plus malheureuses : mal accueilli par ses parents pour son peu de ressemblance avec son père, il aurait été traité en bâtard par toute la famille, et à l'école les avanies ne lui auraient pas manqué de la part de ses camarades. Mis au travail à dix ans, malgré une santé précaire, il aurait été toujours méprisé, maltraité, ne trouvant de compréhension qu'auprès de sa grand-mère maternelle qui mourut en 180³, auprès d'un domestique assez humain, et finalement auprès d'une jeune bonne originaire de Larrau et placée à Etchahunia : elle se nommait Marie Hospide : ce fut "la jeune fille pauvre" dont il devait rappeler le grand amour dans ^{direx} ses poèmes.

Bien que le poète fasse de son père un être plein de haine à son égard, et dise sa mère "aussi sèche de coeur que de mamelle," on doit constater que c'est lui et non Marie-Anne, l'ainée des enfants, qu'ils ont choisi comme futur héritier de la maison. Comprenne qui pourra.

L'oncle de Topetia, parrain de Pierre, grand propriétaire sans postérité, lègue en septembre 1804 ses biens personnels, à son frère Jean Topet, maître d'Etchahunia, et en particulier

4

trois propriétés (Topet, Champagne et Arbispé). Indirectement cela reviendra à l'héritier d'Etchahunia avec la maison Bedecaratzia qui est la dot de sa mère. Et voilà le compte des cinq maisons que le P. Lhande n'arrivait pas à reconstituer.

Mais l'idylle de l'héritier avec Marie Rospide s'est achevée par la naissance d'un petit Jean Rospide le 27 février 1805. Pierre voudrait épouser Marie- Mais les coutumes s'y opposent et le chantage des parents commence : "renonce à ta bien-aimée ou on te déshérite !" Pierre fait la surde oreille pendant treize mois ; mais voici plus qu'un avertissement, un sérieux début d'exécution : le 16 avril 1806 le parrain annule son premier testament en instituant pour son héritier universel Joseph Topet, 3e enfant de Jean Topet d'Etchahunia .

Le poète a compris. Il ne s'agit pas de perdre aussi Etchahunia et Bedecaratzia. La mort dans l'âme, il quitte Marie Rospide : Urtx'aphala est la chanson où s'expriment les cruels adieux des deux fiancés.

Bientôt la famille ira plus loin : elle lui imposera un mariage d'affaires avec Engrâce Pelento, plus âgée que lui, mais qui, à défaut d'amour, apportera une dot substantielle. La cérémonie religieuse eut lieu le 27 septembre 1808.

Dix neuf ans plus tard Etchahun prétendra que sa femme était venue à lui : "cachant dans son giron la corde pour le pendre." Il n'est pas sûr tout ^{de} même que les grandes peines familiales ~~l'~~ aient troublé dès le début leur vie commune. Probablement la situation ne s'est dégradée que peu à peu. En tout cas, selon les registres de la mairie de Barcus, de 1808 à 1821, le ménage a eu six enfants.

4

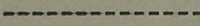
En 1809, le fameux parrain est mort, et en 1813 Joseph Topet son héritier, avant de partir pour l'armée, rédige un testament olographe où il lègue tous ses biens à son frère Pierre. C'est une satisfaction pour le poète ; mais le document ne servira à rien, car Joseph ne reviendra pas des guerres de l'Empire et on ne pourra pas démontrer qu'il est mort.

Du reste, le testament du parrain est attaqué par des frères et soeurs de ce dernier. Au gré de Pierre, les intérêts de la maison sont mal défendus par son père et des querelles d'argent surgissent à chaque instant entre les membres de la famille. On est si divisé qu'en 1817 père, mère, frères et soeurs du poète quittent Etchahunia, où reste seul le jeune ménage ; ^{les autres} ils vont se réfugier à Topetia, chez la veuve du parrain.

C'est là que, l'année suivante, meurt, exilée de chez elle, la mère Etchahun : ce décès amènera le partage d'Etchahunia dont il restera au poète à peine un peu plus que la moitié de la propriété. Pour comble de malheur, en date du 16 avril 1819, le Tribunal de Saint-Palais déclare nul pour vice de forme le testament du parrain, rendant, par le fait même, caduc celui de Joseph.

Tout ceci n'est que la préface de plus mauvais jours. P. Topet devient de plus en plus inquiet, soupçonneux, agressif. Il en veut à son frère Jean qui, acceptant l'annulation du testament de 1806, se hâte d'acheter les parts de ses oncles et tantes pour s'emparer de Topetia. Il en veut à sa femme qui, en affaires, prend parti contre lui et (chose plus grave) se laisse séduire par son voisin Jean Héguiaphal. Il en veut à ce dernier naturellement, et à quantité de gens : ses réflexes, hélas ! ne sont guère pacifiques.

Cela finit mal. Au cours d'une discussion, le 26 octobre 1821, il porte un coup de hache à Benoît Goyhenx (dit Choje) d'Esquiule. Aussitôt le voici arrêté et mis en prison à St Palais. On l'accuse non seulement de tentative de meurtre, mais de vol et même d'avoir essayé d'écouler un faux Louis d'or. En 1822, pourrait se placer une évasion dont on ne sait ni la date ni la durée. Repris, il est possible qu'on l'ait rudoyé, comme il le dira dans ses vers. Le 30 décembre 1823, aux Assises de Pau le poète est condamné à deux ans de prison et à deux ans de surveillance par la haute police ; le 11 février 1824, en appel, la peine est maintenue, et le prisonnier incarcéré à la Centrale d'Eysses en Lot-et-Garonne. Le 11 février 1826 Etchahun quitte Eysses, mais on ne le libère pas : on le garde sous les verrous à Pau, puis à St Palais, d'où il est relâché au début de 1827, les accusations relatives au vol et à la fausse monnaie s'étant révélées insuffisamment fondées. N'empêche que, condamné à deux ans, c'est cinq ans qu'Etchahun a dû passer en prison. On comprend qu'il l'ait trouvée saumâtre.



En son absence, sa femme a réalisé, croyant bien faire, des ventes et échanges de terres qu'il juge ruineux ; d'autre part, elle n'a pas amélioré sa conduite et il l'accuse au moins d'une grossesse adultérine. De tels reproches amènent Engrâce Pelento à quitter son mari et à se réfugier chez une de ses soeurs, au village même, avec deux enfants. Lui, reste à Etchahunia avec les deux autres, une partie de la maison étant occupée par les métayers Ibar. Etchahun ne décolère pas, il tempête, il menace, il fait peur. Le 1er mai 1827 éclate à Barcus une grosse affaire. Vers 10 heures du soir revenant de la foire d'Oloron Etchegoyen est blessé d'un coup de fusil sur le pont de Chocot. On ignore qui a tiré. Mais la rumeur publique affirme sans tarder que c'est Etchahun : il aurait, par méprise, voulant abattre Réguiaphal, atteint un ami innocent. Etchahun, troublé, s'enfuit et se cache. La nuit du 23 au 24 octobre un incendie détruit une ferme d'éguiaphal avec une grande attenante. Nouveaux soupçons à l'encontre d'Etchahun,

d'autant que dans une chanson le poète s'adressant à son adversaire lui dit :

Un autre a reçu le coup que tu méritais
Mais tu pourras recouvrer ce qui t'est dû.

Tout le monde voit un aveu dans des deux vers, et la justice se décide à l'arrêter, après avoir précédemment sursis à ses poursuites faute de présomptions suffisantes. Les témoins à charge se multiplient et renchérissent invraisemblablement sur leurs dépositions antérieures. Après six mois de prison préventive, voici les Assises des 18 et 19 août 1828. Gros événement à Pau, qui attire du monde. Etchahun qui est menacé d'une peine capitale ou de travaux forcés à perpétuité se montre d'une maîtrise extraordinaire. Il confond successivement les témoins de ses questions, de ses railleries, de ses accents indignés. Il se dit la victime d'un immense complot ourdi par une bande haineuse et menteuse ; le jury, tout bien pesé, le déclare "non coupable". (Les 25 pages de la thèse qui exposent cette affaire ~~éclairée par~~ des documents officiels se lisent comme un roman.) *à la lumière*

A Barcus, beaucoup regrettent l'acquiescement. Au retour, Etchahun s'y voit rejeté de tous et se retire à Ordiarp. Il essaie néanmoins d'arranger quelques affaires à l'amiable, dans l'espoir de restaurer son patrimoine. Après la mort de son père, le 28 septembre 1831, il tient à partir en pèlerinage pour Rome, car il veut acquiescer un vœu qu'il fit en prison. Dans sa chanson Bi berset dolorusik le poète regrette ses fautes, donne de bons conseils, pardonne largement, confie les siens à Armand Alcat maire de Barcus. Le pèlerinage durera six mois : on ne sait trop ce qu'il a pu y faire. Ayant perdu ses papiers, il fut, dit-il, souvent arrêté pour vagabondage : à Nîmes, il faillit mourir de maladie ; mais on n'a aucun détail.

11

Au retour de Rome les beaux sentiments se sont envolés. Le 1er août 1832, Etchahun n'écrit-il pas à M. Clérissse demandant qu'en interne sa femme ? Cependant en fin octobre il réintègre Etchahunia pour vivre avec les siens et travailler à rassembler les biens qu'il estime lui revenir légitimement. M. Haritschelhar, ^{Vous} suit pas à pas les manoeuvres du poète, procédurier retors et persévérant, jouant des délais comme des ^{surprises} coups brusques. Nous n'entrerons pas ici dans le labyrinthe de la chicane, ^{ou jargon} etchahunienne. Disons que ce fut une belle réussite : en une dizaine d'années, ^{personne} tous les biens convoités étaient réunis, sauf Topetia que Jean conservait avec soin.

Comment

C'est alors qu'Etchahun ~~fit~~ ^{commis} une faute lamentable. Il se présenta le 20 juillet 1841 chez un notaire de Navarrenx avec un compère qui était censé ~~être~~ Jean Topet son frère. Au terme d'un arrangement à l'amiable Jean cédait à Pierre son frère aîné les treize seizièmes de Topetia. On ne voit pas comment Etchahun pouvait imaginer se servir de ce faux en écriture publique. Prenait-il Jean pour un nigaud ou pensait-il lui survivre ? Mystère. Ce qui est sûr, c'est que l'année ^{prochain} suivante Jean portait plainte contre son frère et que le poète ^{considérant de la grande déception} s'échappait en Espagne : ce fut l'occasion de son pèlerinage à St Jacques de Compostelle. En mai 1843, aux Assises de Pau, le voilà condamné par contumace à dix ans de travaux forcés. Du coup ses biens sont sous séquestre, Etchahunia est mis à l'encan, ^{mais} Joseph son fils, ^{Topet}, en février 1845, rachète la maison paternelle. Bientôt le poète est revenu de son exil volontaire. Naturellement on l'arrête et le 11 août on le trouve incarcéré à Pau. Sept jours après ce sont les Assises. Il y comparait dans un accoutrement inénarrable de pèlerin : redingote, mantelet, bourdon, gourde, coquilles, chapelet, rien n'y manque. En séance, il fait copieusement le niais, raconte ses malheurs avec volubilité, ^{honte, gestuelle} apparaît quelque peu anormal, inspire de la pitié, et sa peine est réduite à trois ans de prison. On est déjà loin des 10 ans de galères. Mais Etchahun pense pouvoir faire encore mieux

42
12

à la Cour de

et il en appelle en cassation. Defait on découvre un vice de forme dans la procédure de Pau, et l'affaire est renvoyée devant les Assises de Mont-de-Marsan. Le 7 novembre, réédition améliorée de la comédie de Pau, et, nouvelle chance, la peine de prison est réduite à deux ans.

Le 24 février 1846 Etchahun retrouve la Centrale d'Eysses qu'il avait quittée vingt ans plus tôt.

L'année suivante, sa femme qui ne vit plus avec lui depuis longtemps obtient la séparation légale des biens du ménage.

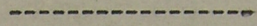
Libéré le 30 décembre 1847, le poète se retire à Garindein chez son frère Jean-Pierre. Hélas ! pendant l'été 1850, à la suite d'une querelle, Jean-Pierre le met à la porte. Les choses vont si mal qu'Etchahun, ayant été victime d'un mystérieux attentat nocturne où il a perdu un oeil en fin novembre, porte plainte contre son neveu Pierre, fils de son frère qui l'a hébergé.

Aux Assises de Pau le 28 février 1851 le neveu sera innocenté, et ce ne sera pas au bénéfice de la réputation de l'oncle accusateur.

Eternel plaideur, les documents le montrent souvent auprès des juges, cherchant à obtenir de ses enfants une pension alimentaire de plus en plus substantielle : et c'est ainsi qu'on peut le suivre dans sa vie errante à Menditte, à Sainte-Engrâce, à Esquiule. Dans ce dernier village, il est accueilli en décembre 1856 par Pierre son fils dernier-né dont il semble, à un moment de sa vie, avoir refusé la paternité. Il passera près de 6 ans dans ce foyer. Après la mort de Pierre, en 1861, il sera reçu à Etchahunia par son fils Joseph et c'est là qu'il mourra chrétiennement le 17 janvier 1862.

Dans la seconde partie de ^{voici} sa thèse M. ^{vous allez} Haritschelhar ^{vous} va s'attacher à analyser la poésie d'Etchahun par l'étude de ses thèmes et de sa technique littéraire. ^{vous} Il ne manquera pas, le cas échéant, de les rapprocher de ceux des chansons basques traditionnelles, dont ^{vous} il cite, au moins 190 : ce sera pour ^{vous} lui le moyen de situer le poète dans une ambiance populaire à laquelle il ne pouvait échapper, et de mettre du même coup en relief son indéniable originalité.

Trois ~~chapitres~~ consacrent un total de cent pages aux thèmes poétiques, et deux chapitres de 129 pages aux problèmes de la versification.



Commençons par les thèmes. Etchahun nous est représenté successivement comme poète du "moi", comme satirique et comme chanteur de circonstance. On le conçoit, les thèmes chevaucheront souvent : les mêmes faits pourront provoquer des sentiments très divers, et des faits différents des sentiments analogues. Le "moi" pourra se mêler à la satire, comme la satire et le moi surgir parmi les oeuvres les plus occasionnelles. Mais, quand on compose un livre, il faut bien adopter un classement et c'est en somme celui de la thèse complémentaire qui est repris ici : il ne manque pas d'ailleurs d'objectivité. Suivons-le dans un résumé hélas trop succinct.

^{comme vous le documentez,}
 Etchahun, romantique qui s'ignore, est certainement un poète du moi. Ce moi se montre douloureux et selon les jours révolté ^{ou} ~~est~~ résigné.

^{Pierre Tost}
 Dans ses poèmes autographiques ^{il} ~~se~~ remâche les malheurs de sa vie, non par exhibitionnisme doloriste, mais pour expliquer à ses contemporains ce qu'il appelle pudiquement ses "impatiences", ~~c'est-à-dire ses fautes.~~

Sa chanson la plus ancienne paraît être urtx'aphal bat. Le thème n'est pas neuf : la cruelle séparation de deux êtres qui s'aimaient. Forme dialoguée, langue, symboles sont aussi

^{deux vers faites}
 traditionnels, et M. Haritschelhar se fait une joie de découvrir les nuances que la littérature basque populaire met entre les mots izar, étoile ; lore ou lili, fleur ; urtxo, colombe, et naturellement irix'aphal, tourterelle, qui servent à désigner la "bien-aimée". Cependant le barde a évité les mièvreries de ses prédécesseurs, au point de laisser le dernier mot à Marie Rospide :

Que mes ennemis se divertissent
 Vous serez d'accord vous aussi avec eux !

Dans les autres élégies personnelles, il se donne à lui-même du gaixo et du trixte : il déplore le sort exceptionnellement misérable qui le poursuit depuis sa naissance ; mal accueilli par de vilain et ressemblant peu à son père, dès le berceau il se sent de trop chez lui : malade, mal nourri, mal traité à la maison, il faut encore qu'à l'école il devienne de 8 à 10 ans le souffre-douleur de ses ^{condisciples} ~~camarades~~ ; mis au travail, malgré sa chétive santé, il doit peiner comme un forçat ; jeune homme, alors que les jeunes gens de son âge sortent ensemble et s'amusent, lui n'a d'autre envie que de rester seul, amèrement, dans son coin ; séparé de Marie Rospide, déshérité par son parrain, il est au bord du suicide, son mariage, loin d'arranger les choses, lui apporte de nouveaux soucis : sa femme le trahit de toute façon : autour de lui, ce ne sont que complots pour lui ravir ses biens, le faire emprisonner, le déshonorer et priver ses enfants de leur dot. Oh ! oui, encore une fois : "le pauvre Etchahun", gaixo Etchahun !

Mais la plainte d'Etchahun n'est pas celle d'un pleurard inoffensif ; chez lui la souffrance devient agressive : elle éclate en haine et révolte. Le poète ^{hon de lui} salit tout et calomnie sans vergogne. A l'entendre, sa mère l'avait conçu illégitimement et désirait sa mort ; son père n'était qu'un chicaneau sans cœur ni scrupule, à l'occasion dénonciateur de ses enfants ; tel de ses frères, un rusé accapareur des terres d'autrui, un ignoble fraudeur. Sa femme l'a certes trompé avec Héguiaphal et l'on comprend qu'il le lui reproche mais il exagère en la présentant comme une Madeleine non repentie ;

la malédiction. généralisant sa révolte,
il attaque

15

il la traite en outre de ruine-boutique et d'indicatrice. Sur la maison Iopetia, il appelle la société, les institutions, et tout particulièrement il dénonce l'injustice de la justice humaine.

Pourtant Etchahun a parfois de bons retours. C'est surtout dans Bi berset dolorusik et Ahaide delizius huntan que, faisant ses adieux, le poète se montre plus humain et plus chrétien. Il reconnaît qu'il n'est pas sans reproche ; s'il part en pèlerinage, c'est pour expier et aussi pour remercier Dieu de sa protection. Il veut être pardonné, et lui-même pardonne, même à sa femme. Il donne à ses enfants les meilleurs conseils. Depuis Abel la croix est le lot de l'humanité, surtout de la meilleure : et il faut savoir la porter comme Jésus Christ avec patience, en vivant selon la loi de Dieu. - Lui a dit qu'Etchahun était un méchant ?

Malgré tout, le poète satirique domine en Etchahun et ~~il~~ vous avez ^{indiscrètement} Haritschelhar groupé sous quatre titres des chansons qui relèvent de la satire, à savoir : la farce, la critique des professeurs, celle des femmes et de la diatribe.

A la farce appartiennent Lihartxe eta Miñau, Lheille et Galharra-gako kantoriak : si la première poésie rappelle la caricature charivarique à plusieurs égards et ne manque pas d'esprit, les deux autres nous présentent un ivrogne et un ânier de fort bas étage.

La critique des professions occupe une demi-douzaine de poèmes : ofizialenak chansonne dix-neuf métiers, mettant en scène : berger, couturière, fileuse, tisserand, maçon, menuisier, sabotier, vigneron, aubergiste, instituteur, curé, cardeur, colporteur, garde-forestier, huissier, notaire, forgeron, musicien et danseur. Hauzen bada laborari met en relief l'orgueil de certains laboureurs ; Gaztalondo handian méprise la lésinerie de telle hôtesse paysanne ; par contre, c'est avec gentillesse qu'il taquine dans idorroki olha et Belhaudiko bortian la nonchalance de quelques bergers.

La satire féminine s'exprime à travers la chronique scandaleuse

du village : par Ex : un pèlerinage (à Sarrance plus qu'équivoque) :
 une sortie de filles qui sont censées aller prier à la Madeleine
 et qui passent leur journée à Lannes avec des garçons de Montory :
 la conversation d'une jeune fille avec sa mère : la fille
 voudrait savoir pourquoi on lui dit en béarnais : "ton père , c'est
 ton grand-père" ; querelle entre deux soeurs qui révèle une
 inconduite certaine ; histoire d'une fille enceinte et d'un
 amant bâtonné ; idylle d'un vieux mari et son épouse de 70 ans ;
 parodie d'un épithalame au sujet d'un mariage ~~mouvementé~~ dont
 le mari a disparu le jour même des noces, laissant toute seule
 la pauvre épousée.

Dans la diatribe, nous retrouvons l'Etchahun vindicatif qui
 règle son compte sans merci à ceux dont il pense avoir à se
 plaindre. Ainsi sont étrillés : Delphin Rogier pour l'avoir
 chargé dix-sept ans plus tôt, lors de l'affaire Goyheneix ; les
 prêtres du jury de 1853 qui ne lui ont pas donné le prix de
 poésie ; le curé de Barcus, pour l'avoir fait sortir du banc
 d'oeuvre où il s'était installé à l'église ; enfin le curé
 d'Esquiule qui n'a pas voulu l'entendre en confession. Tous sont
 exécutés avec une violence et une ironie sans pareilles.

Enfin, M. ^{lors} Haritschehar présente les poésies de circonstance
 de notre barde : on peut y distinguer : 1° - les compositions
 laudatives où sont complimentés le juge Deffis, l'écrivain
 Ernest Legouvé, le procureur Clérisse, ~~l'abbé~~ des personnalités
 de St Palais de passage à Barcus, la famille Carricaburu lors
 du mariage de Chéraute, Mgr Lacroix, les berges de Pixta ;
 2° - deux poèmes politiques, dont l'un célèbre Chaho et l'autre
 le député Renaud ; 3° - enfin deux plaintes évoquant l'un
 l'assassinat du couple Méguilus à Roquiague, l'autre le crime
 commis contre Irichibau par Etchandi de Garindein : cet
 Etchandi ayant trois ans plus tôt déposé contre Etchahun, on ^{sur Arriou}
 devine la réaction du poète.

^{Vous. vous prenez}
 M. Haritschelhar ~~prend~~ la poésie populaire comme elle est,
 avec ses procédés traditionnels : mais ^{Vous} ~~il~~ ^{prenez} ~~tient~~ à retrouver
 les vrais timbres pour remonter aux sources musicales et dater
 parfois certaines chansons. ^{Vous} ~~Il~~ ^{avoue} les difficultés de l'entre-
 prise. Cependant, l'application de ^{Vous} ~~sa~~ ^{sa} méthode aux chansons ^{d'Etchahun}
^{Vous} ~~lui~~ a permis, à deux exceptions près, de découvrir ~~des~~ timbres
 dont le poète a usé ~~pour~~ certaines d'entre elles ou qui pourraient
 servir pour interpréter les autres. ^{Vous} ~~Il~~ ^{avou}vert là une voie des
 plus intéressantes à l'usage des critiques qui voudront classer
 chronologiquement les chansons populaires basques ~~du~~ XIXe siècle.
 Il serait trop long d'évoquer ici toutes ~~les~~ remarques judicieuses
 que vous avez ~~qui~~ faites sur les origines et l'évolution de la musique
 de chez nous, comme aussi sur les divers schémas ^{mélodiques} ~~présentés~~ mis
 au service de notre poésie.

L'étude de la métrique ^{Vous} ~~de~~ termine ~~la~~ thèse.
 Le vers populaire basque ~~XXXX~~ n'est fondé ni sur la quantité
 ni sur l'accent tonique, mais sur le nombre des syllabes, le
 rythme, et l'assonance, à défaut de rime. Le compte des syllabes
 est très libre : le poète ne s'inquiète pas de l'hiatus, il
 pratique selon ses besoins diérèse ou synérèse, contraction
 ou dilatation des formes, crases ou élisions. ^{Vous en donnez des exemples d'extraits}
 Le rythme est
 marqué par la fin du vers, la césure et parfois des coupes
 secondaires commandées par la musique ; point important :
 même en souletin, on ne cherche à faire ^{just} coïncider les syllabes
 toniques avec les temps forts de la mélodie. Quant à la rime,
 elle est ~~rarement~~ ^{généralement} riche et l'assonance satisfait le peuple,
 du moins en Pays Basque continental. ^{Vous} M. Haritschelhar prouve
 tout cela par de multiples ^{citations} ~~exemples~~ pris, dans Etchahun et
 confirmés par des références à d'autres chansons populaires. ^{et vous} ~~Il~~ ^{Vous}
^{êtes le premier à faire} ~~fait~~, remarquer la préférence des basques pour le vers impair ^{et vous}
^{chez vous une à une} dix huit formes ^{principales} de vers sont étudiées une à une. Chemin faisant,
 les théories de M. de Leizaola sur les zortziko ~~sont~~ ^{sérieusement} contredites : cet érudit ne compte pas en effet
^{Vous discutez de résultats}

les vers selon la rime, mais selon les coupes; ainsi, pour lui, la phrase : xorittua, norat hua bi hegalez airean constitue un quatrain et non un vers unique.

Sur l'origine du vers basque ^{Vers} M. Haritschelhar examine trois hypothèses : il n'est pas impossible que la poésie syllabique latine du Moyen-Age ait influé sur le vers basque, surtout à travers la liturgie, encore que le vers impair n'y domine pas; même remarque pour certaines chansons espagnoles anciennes; par contre, la versification gallo-romane, avec ses coupes imparisyllabiques, paraît ^{beaucoup} plus proche de la nôtre. Ici aussi on peut noter des affrontements instructifs avec les thèses de ~~Alvaro~~ Leizaola sur la question.

Reste à considérer la strophe. En poésie populaire basque elle est normalement monorime. M. Haritschelhar en analyse, ^{Vers} ~~neuf~~ formes principales, du distique au dizain, qu'il s'agisse des couplets isométriques ou hétérométriques. Comme il fallait s'y attendre, la discussion sur la nature du vers va rebondir. Mais le problème des origines de la strophe basque sera, ~~nous~~ ^{par} semble-t-il, beaucoup plus captivant. Une étude serrée de la ^{Vers} ~~néo-~~ latine ^{de} ~~démontrer~~ au départ la dette commune à son égard, des espagnols, des gallo-romans et des basques : plus tard, l'influence espagnole ne paraît pas évidente : ^{Vers} ~~au contraire,~~ ^{par contre,} l'évolution de la chanson populaire gallo-romane ^{de rebelle à vers} ~~comme~~ la source la plus vraisemblable des schémas de la strophe basque, notamment de celle d'Etchahun. Cela ne veut pas dire que la strophe basque n'ait pas reçu de développements originaux de la part de nos poètes. M. Haritschelhar ^{Vers avec admirablement analysé au contraire} ~~s'est plu à montrer~~ le processus par lequel dans le cadre d'un même timbre ils ont su passer parfois du distique au quatrain, du tercet au quatrain, du quatrain au quintil ou même au sizain, voire du septain au huitain ⁿ ~~si~~ on au neuvain.

Ainsi nous avons parcouru à vol d'oiseau une thèse très riche, puisque elle nous a livré la biographie inédite d'un poète peu banal et les secrets de son oeuvre, dans le cadre d'une ambiance poétique basque générale que l'on n'avait jusqu'ici jamais si bien étudiée, ni en ampleur, ni en profondeur. Permettez

^{M. H.}
moi, de vous en féliciter de tout coeur,

RAPPORT SUR LA THESE PRINCIPALE
DE M. JEAN HARITSCHELMAR

Mr Jean Haritschelhar, fils de Saint-Etienne de Baigorry, pilotari fervent, grand ami de la chanson basque, ne pouvait guère échapper à la tentation de choisir un sujet euskarien pour sa thèse de doctorat ; grâce, sans doute, à M. le Professeur Lafon, il y a fort heureusement succombé.

Le titre de son travail est éloquent : Le Poète souletin Pierre Topet-Etchahun (1786-1862) - Contribution à l'étude de la poésie populaire basque au XIXe siècle.

L'ouvrage se présente sous la forme d'un grand in-octavo de 584 pages enrichies de 16 pages hors textes. Si nous ajoutons que la thèse complémentaire est une édition critique de l'oeuvre du poète, minutieusement expliquée le long de 829 pages, on conviendra qu'il ne s'agit pas d'une bluette, mais d'un véritable monument dont il n'est pas possible d'exposer en peu de mots toutes les richesses.

Ce rapport dont M. Le Professeur Lafon nous a chargé, sans doute à titre d'ami du récipiendaire et peut-être aussi pour justifier en quelque façon notre présence insolite dans ce savant aréopage, - ce rapport disons-nous, ne rendra compte que de la thèse principale, puisque aussi bien Monsieur le Président du jury s'est réservé, comme spécialiste du dialecte souletin, de présenter l'étude philologique que constitue la seconde thèse.

Notre plan sera très simple : nous suivrons l'ordre irréprochable de l'ouvrage.

En tête se lit une dédicace des plus touchantes :
"A ma chère mère, à mon défunt père, à mes ancêtres, et,
parmi eux, au voisin d'Etchahun, Jean Loge-Ferrit le laboureur".

Suit l'avant-propos : l'auteur, y reconnaît la difficulté de réaliser une synthèse sérieuse de la littérature basque populaire, faute de monographies préalables. Il a voulu, pour sa part, étudier à fond un poète typique du XIXe siècle et, à cette occasion, pour mieux le situer, analyser les éléments ou la technique de la versification populaire basque, et même en rechercher les origines.

Après quoi, c'est le défilé de toutes les bonnes volontés individuelles ou collectives à qui M. Jean Haritschelhar adresse ses plus vifs remerciements pour l'aide qu'elles lui ont apportée aux divers stades de ses travaux.

Ces préliminaires achevés, dès la page II s'ouvre la thèse. Elle comprend une introduction de 28 pages : une première partie biographique intitulée "l'homme" couvrant 239 pages : une seconde partie consacrant 235 pages au "poète". Sont groupés en fin de volume des appendices, des tables et des index de toute sorte.

De la légende à l'histoire : tel est le titre de l'introduction. On y constate qu'Etchahun a été volontairement ignoré par intellectuels basques du XIXe siècle : sans doute l'homme, habitué des prisons, leur paraissait-il peu recommandable et sa poésie trop personnelle, trop crue et trop violente.

Le peuple, au contraire, gardait de lui (plus ou moins déformées) des anecdotes mémorables, en tout cas il retenait dans son répertoire d'auberge ou de veillées (avec des variantes) quelques unes de ses meilleures chansons.

N'empêche que le temps qui détruit tout faisait ici aussi son oeuvre : le souvenir du poète mort en 1862 allait s'effaçant au bout d'un quart de siècle. Par bonheur, en 1890, la chanson Etchahun eta Otxalde, oeuvre du bertsulari de Bidarray allait raviver la gloire du vieux barkoxtar. Son renom devait même croître les années suivantes, témoins les propos d'Urrutigeity en 1892, de Charles Borde en 1897, de J.B Constantin en 1905 et 1907.

Mais les générations passent.

En 1922, le R.P Lhande prépare une série de conférences qu'il doit donner à la Faculté des Lettres de Toulouse sur la poésie populaire basque. Dans ce but il recueille des chansons, surtout souletines, et découvre un lot de textes d'un style exceptionnel, bien rythmés, concris, concis, saignants de douleur et terriblement agressifs. On lui dit qu'ils sont d'Etchahun. Enthousiasmé par la découverte, le R.P Lhande ne songe qu'à compléter sa collection etchahunienne et à savoir quelque chose sur le poète : il interroge les vieillards, il fait la chasse aux cahiers de chansons.

La récolte fut plutôt modeste. Mais, pressé d'alerter le public, il écrivit en trois articles dans la revue Gure Herria de 1923, une esquisse biographique d'Etchahun, fondée sur l'interprétation superficielle de 12 chansons et un choix d'histoires traditionnelles, le tout encadré seulement par 3 dates exactes : 1786, année de la naissance du héros ; 1808: année de son mariage ; 1862 : année de sa mort.

Cela donnait un ensemble plaisant, touchant, rapide, pittoresque, plein d'inattendus, d'hypothèses et de mystères, où le jésuite romancier exploitait habilement les ombres comme les lumières. Il regrettait beaucoup que la documentation lui manquât, et il se promettait de se livrer à de plus

profondes enquêtes, dès qu'il en aurait le loisir.

Il fallut donc se contenter de cette vie sommaire, approximative et au moins partiellement légendaire d'Etchahun de fait on ne savait presque rien de sa famille : qui était le parrain du poète ? d'où avait-on tiré que son père s'appelait Pierre ? Le poète avait-il connu et aimé sa mère ? Avait-il des frères et soeurs en dehors du frère ennemi dont parlent ses vers ? Qui était la jeune fille pauvre qu'il aurait voulu épouser ? Sa femme avait-elle toujours été infidèle ? Lui avait-elle donné de nombreux enfants ? D'autre part, on s'interrogeait sur les 5 propriétés qu'il revendiquait comme siennes : on le croyait assassin d'Etchegoyen et condamné pour ce crime ; on ne comprenait rien à ses multiples emprisonnements ; on admettait qu'il était allé en pèlerinage à Rome, à Lorette et à Saint-Jacques de Compostelle, mais en quelles circonstances au juste ? On le voit, la biographie du P. Lhande soulevait plus de problèmes qu'elle ne donnait de vraies solutions.

Pourtan l'étude du P. Lhande sur le Barde Etchahun fit sensation, et l'on attendait avec impatience la publication d'une première série de ses poèmes.

L'attente fut longue... Le P. Lhande fut appelé par ses supérieurs de Toulouse à Paris : de brillantes réussites religieuses et littéraires, mais aussi d'écrasants travaux s'achevèrent en surmenage et paralysie. Ce ne fut qu'en 1945 qu'il pria l'abbé Larrasquet, docteur es lettres et auteur de trois ouvrages sur le souletin, de préparer une édition des Oeuvres d'Etchahun, avec le concours de l'Eskualtzaleen Biltzarra, dont M. Louis Dassance était l'actif Président. Entre temps, ce dernier avait recueilli des textes d'Etchahun que le P. Lhande ne connaissait pas :

il les versa au dossier, et c'est ainsi que parut en 1949 une belle brochure de 130 pages double-couronne in-8, intitulée Le Poète Pierre Topet dit Etchahun (1786-1862) et ses œuvres.

Cette fois-ci la renommée du barde de Barcus montait en flèche. Sa légende s'amplifiait, même sur le plan littéraire : Pierre Espil écrivait en français un roman intitulé Etchahun le malchanceux, Pierre Larzabal composait en labourdinois son fameux drame Etchahun, Pierre Bordaçarre (dit Etchahun de Trois-Villes) montait une pastorale sur le même sujet en souletin, Jon Echaide "sortait" un grand roman en guipuzcoan sous le titre de Joanak joan et traduisait les poèmes etchahuniens dans le même dialecte. Dès lors tous les historiens de la littérature basque ont tenu à louer notre "koblari".

Si le P. Dhande avait écrit sur trois dates sa biographie du koblari barcusien, M. Haritschelhar, lui, après dix ans de recherches parfois harassantes, est arrivé à étayer la sienne - si nos comptes sont justes - de 328 références datées : elles renvoient à toute sorte d'archives officielles : communales, paroissiales, départementales, diocésaines, notariales, judiciaires : dans ce nombre ne figurent ni les coupures de journaux anciens, ni les notes prises à la Bibliothèque Nationale, ni même les précieux manuscrits récemment retrouvés, ignorés du premier biographe, et qui ont permis de mieux orienter les enquêtes. C'est dire que M. Haritschelhar nous offre un travail solide, documenté, scrupuleux, où rien n'est affirmé sans preuve et où les hypothèses sont toujours données comme telles, dans le moindre coup de pouce.

Résumons la vie d'Etchahun telle qu'elle ressort de la thèse.

Pierre Topet naît en 1782, probablement le 27 septembre, à la maison Etchahunia de Barcus. Son père est Jean Topet, natif de Topetia dans la même commune; sa mère, Engrâce Sieur, héritière d'Etchahunia. Selon la coutume, la famille est souvent désignée par le nom de la maison allégé de son suffixe ia : d'où Etchahun.

Pierre, le futur poète, à qui la tradition ne reconnaissait qu'un frère avait du moins trois frères et trois soeurs. Il était le second enfant, l'aînée étant Marie Anne. S'il fallait en croire les chansons autobiographiques de Pierre Topet, son enfance et sa jeunesse auraient été des plus malheureuses : mal accueilli par ses parents pour son peu de ressemblance avec son père, il aurait été traité en bâtard par toute la famille, et à l'école les avanies ne lui auraient pas manqué de la part de ses camarades. Mis au travail à dix ans, malgré une santé précaire, il aurait été toujours méprisé, maltraité, ne trouvant de compréhension qu'auprès de sa grand-mère maternelle qui mourut en 1804, auprès d'un domestique assez humain, et finalement auprès d'une jeune bonne originaire de Larrau et placée à Etchahunia : elle se nommait Marie Hospide : ce fut "la jeune fille pauvre" dont il devait rappeler le grand amour dans ses poèmes.

Bien que le poète fasse de son père un être plein de haine à son égard et dise sa mère aussi sèche de coeur que de mamelle, on doit constater que c'est lui et non Marie-Anne l'aînée des enfants qu'ils ont choisi comme futur héritier de la maison. Comprenne qui pourra.

L'oncle de Topetia, parrain de Pierre, grand propriétaire sans postérité, lègue en septembre 1804 ses biens personnels, à son frère Jean Topet, maître d'Etchahunia, et en particulier

trois propriétés (Topet, Champagne et Arbispé). Indirectement cela reviendra à l'héritier d'Etchahunia avec la maison Bedecaratzia qui est la dot de sa mère. Et voilà le compte des cinq maisons que le P. Lhande n'arrivait pas à reconstituer.

Mais l'idylle de l'héritier avec Marie Rospide s'est achevée par la naissance d'un petit Jean Rospide le 27 février 1805. Pierre voudrait épouser Marie- Mais les coutumes s'y opposent et le chantage des parents commence : "renonce à ta bien-aimée ou on te déshérite !" Pierre fait la sourde oreille pendant treize mois ; mais voici plus qu'un avertissement, un sérieux début d'exécution : le 16 avril 1806 le parrain annule son premier testament en instituant pour son héritier universel Joseph Topet, le enfant de Jean Topet d'Etchahunia .

Le poète a compris. Il ne s'agit pas de perdre aussi Etchahunia et Bedecaratzia. La mort dans l'âme il quitte Marie Rospide : Urtx'aphala est la chanson où s'expriment les cruels adieux des deux fiancés.

Bientôt la famille ira plus loin : elle lui imposera un mariage d'affaires avec Engrâce Pelento, plus âgée que lui, mais qui, à défaut d'amour, apportera une dot substantielle. La cérémonie religieuse eut lieu le 27 septembre 1808.

Dix neuf ans plus tard Etchahun prétendra que sa femme était venue à lui : "cachant dans son giron la corde pour le pendre." Il n'est pas sûr tout à même que les grandes peines familiales n'aient troublé dès le début leur vie commune. Probablement la situation ne s'est dégradée que peu à peu. En tout cas, selon les registres de la mairie de Barcus, de 1808 à 1821, le ménage a eu six enfants.

En 1809, le fameux parrain est mort, et en 1813 Joseph Topet son héritier, avant de partir pour l'armée, rédige un testament olographe où il lègue tous ses biens à son frère Pierre. C'est une satisfaction pour le poète ; mais le document ne servira à rien, car Joseph ne reviendra pas des guerres de l'Empire et on ne pourra pas démontrer qu'il est mort.

Du reste le testament du parrain est attaqué par des frères et soeurs de ce dernier. Au gré de Pierre, les intérêts de la maison sont mal défendus par son père et des querelles d'argent surgissent à chaque instant entre les membres de la famille. On est si divisé qu'en 1817 père, mère, frères et soeurs du poète quittent Etchahunia, où reste seul le jeune ménage ; ils vont se réfugier à Topetia chez la veuve du parrain.

C'est là que, l'année suivante, meurt, exilée de chez elle, la mère Etchahun ; ce décès amènera le partage d'Etchahunia dont il restera au poète à peine un peu plus que la moitié de la propriété. Pour combler le malheur, en date du 16 avril 1819, le Tribunal de Saint-Palais déclare nul pour vice de forme le testament, du parrain, rendant par le fait même caduc celui de Joseph.

Tout ceci n'est que la préface de plus mauvais jours, P. Topet devient de plus en plus inquiet, soupçonneux, agressif. Il en veut à son frère Jean qui, acceptant l'annulation du testament de 1806, se hâte d'acheter les parts de ses oncles et tantes pour s'emparer de Topetia. Il en veut à sa femme qui en affaires prend parti contre lui et (chose plus grave) se laisse séduire par son voisin Jean Héguiaphal. Il en veut à ce dernier naturellement et à quantité de gens : ses réflexes hélas ! ne sont guère pacifiques.

Cela finit mal. Au cours d'une discussion, le 26 octobre 1821, il porte un coup de hache à Benoit Goyhenx dit Choape d'Esquiule. Aussitôt le voici arrêté et mis en prison à St Palais. On l'accuse non seulement de tentative de meurtre, mais de vol et même d'avoir essayé d'écouler un faux Louis d'or. En 1822, pourrait se placer une évasion dont on ne sait ni la date ni la durée. Repris, il est possible qu'on l'ait rudoyé comme il le dira dans ses vers. Le 30 décembre 1823, aux Assises de Pau le poète est condamné à deux ans de prison et à deux ans de surveillance par la haute police ; le 11 février 1824, en appel, la peine est maintenue, et le prisonnier incarcéré à la Centrale d'Eysses en Lot et Garonne. Le 11 février 1826 Etchahun quitte Eysses, mais on ne le libère pas : on le garde sous les verrous à Pau, puis à St Palais, d'où il est relâché au début de 1827, les accusations relatives au vol et à la fausse monnaie s'étant révélées insuffisamment fondées. N'empêche que, condamné à deux ans, c'est cinq ans qu'Etchahun a dû passer en prison. On comprend qu'il l'ait trouvée saumâtre.

En son absence, sa femme a réalisé, croyant bien faire, des ventes et échanges de terres qu'il juge ruineux ; d'autre part, elle n'a pas amélioré sa conduite et il l'accuse au moins d'une grossesse adultérine. De tels reproches amènent Engrâce Pelento à quitter son mari et à se réfugier chez une de ses sœurs, au village même, avec deux enfants. Lui reste à Etchahunia avec les deux autres, une partie de la maison étant occupée par les métayers Ibar. Etchahun ne décolère pas, il tempête, il menace, il fait peur. Le 1er mai 1827 éclate à Barcus une grosse affaire. Vers 10 heures du soir revenant de la foire d'Oloron Etchegoyen est blessé d'un coup de fusil sur le pont de Chocot. On ignore qui a tiré. Mais la rumeur publique affirme sans tarder que c'est Etchahun : il aurait, par méprise, voulant abattre Héguiaphal, atteint un ami innocent. Etchahun, troublé, s'enfuit et se cache. La nuit du 23 au 24 octobre un incendie détruit une ferme d'Héguiaphal avec une grangé attenante. Nouveaux soupçons à l'encontre d'Etchahun,

d'autant que dans une chanson le poète s'adressant à son adversaire lui dit :

Un autre a reçu le coup que tu méritais
Mais tu pourras recouvrer ce qui t'est dû.

Tout le monde voit un aveu dans des deux vers, et la justice se décide à l'arrêter, après avoir précédemment sursis à ses poursuites faute de présomptions suffisantes. Les témoins à charge se multiplient et renchérissent invraisemblablement sur leurs dépositions antérieures. Après six mois de prison préventive, voici les Assises des 18 et 19 août 1828. Gros évènement à Pau qui attire du monde. Etchahun qui est menacé d'une peine capitale ou de travaux forcés à perpétuité se montre d'une maîtrise extraordinaire. Il confond successivement les témoins de ses questions, de ses railleries, de ses accents indignés. Il se dit la victime d'un immense complot ourdi par une bande haineuse et menteuse ; le jury, tout bien pesé, le déclare "non coupable". (Les 35 pages de la thèse qui exposent cette affaire éclairée par des documents officiels se lisent comme un roman.)

A Barcus, beaucoup regrettent l'acquittement. Au retour Etchahun s'y voit rejeté de tous et se retire à Ordiarp. Il essaie néanmoins d'arranger quelques affaires à l'amiable, dans l'espoir de restaurer son patrimoine. Après la mort de son père le 28 septembre 1831, il tient à partir en pèlerinage pour Rome, car il veut acquitter un vœu qu'il fit en prison. Dans sa chanson Bi berset dolorusik le poète regrette ses fautes, donne de bons conseils, pardonne largement, confie les siens à Armand Alcat maire de Barcus. Le pèlerinage durera six mois ; on ne sait trop ce qu'il a pu y faire. Ayant perdu ses papiers, il fut souvent arrêté pour vagabondage ; à Nîmes, il faillit mourir de maladie ; mais on n'a aucun détail.

Au retour de Rome les beaux sentiments se sont envolés. Le 1er août 1832, Etchahun n'écrit-il pas à M. Clérissse demandant qu'on interne sa femme ? Cependant en fin octobre il réintègre Etchahunia pour vivre avec les siens et travailler à rassembler les biens qu'il estime lui revenir légitimement. M. Haritschelhar suit pas à pas les manoeuvres du poète, procédurier retors et persévérant, jouant les délais comme des coups brusques. Nous n'entrerons pas ici dans le labyrinthe de la chicane, etchahunienne. Disons que ce fut une belle réussite : en une dizaine d'années, tous les biens convoités étaient réunis, sauf Topetia que Jean conservait avec soin.

C'est alors qu'Etchahun fit une faute lamentable. Il se présenta le 20 juillet 1841 chez un notaire de Navarrenx avec un compère qui était censé d'être Jean Topet son frère. Au terme d'un arrangement à l'amiable Jean cédait à Pierre son frère aîné les treize seizièmes de Topetia. On ne voit pas comment Etchahun pouvait imaginer se servir de ce faux en écriture publique. Prenait-il Jean pour un nigaud ou pensait-il lui survivre ? Mystère. Ce qui est sûr, c'est que l'année suivante Jean portait plainte contre son frère et que le poète s'échappait en Espagne : ce fut l'occasion de son pèlerinage à St Jacques de Compostelle. En mai 1843, aux Assises de Pau le voilà condamné par contumace à dix ans de travaux forcés. Du coup ses biens sont sous séquestres, Etchahunia est mis à l'encan. Joseph son fils, en février 1845, rachète la maison paternelle. Bientôt le poète est revenu de son exil volontaire. Naturellement on l'arrête et le 11 août on le trouve incarcéré à Pau. Sept jours après ce sont les Assises. Il y comparait dans un accoutrement inénarrable de pèlerin : redingote, mantelet, bourdon, gourde, coquilles, chapelet, rien n'y manque. En séance il fait copieusement le niais, raconte ses malheurs avec volubilité, apparaît quelque peu anormal, inspire de la pitié, et sa peine est réduite à trois ans de prison. On est déjà loin des 10 ans de galères. Mais Etchahun pense pouvoir faire encore mieux

et il en appelle en Cassation. Defait on découvre un vice de forme dans la procédure de Pau, et l'affaire est renvoyée devant les Assises de Mont-de-Marsan. Le 7 novembre, réédition améliorée de la comédie de Pau, et, nouvelle chance, la peine de prison est réduite à deux ans.

Le 24 février 1846 Etchahun retrouve la Centrale d'Eysses qu'il avait quittée vingt ans plus tôt.

L'année suivante, sa femme qui ne vit plus avec lui depuis longtemps obtient la séparation légale des biens du ménage.

Libéré le 30 décembre 1847, le poète se retire à Garindein chez son frère Jean-Pierre. Hélas ! pendant l'été 1850, à la suite d'une querelle, Jean-Pierre le met à la porte. Les choses vont si mal qu'Etchahun ayant été victime d'un mystérieux attentat nocturne où il a perdu un oeil en fin novembre, porte plainte contre son neveu Pierre, fils de son frère qui l'a hébergé.

Aux Assises de Pau le 28 février 1851 le neveu sera innocenté, et ce ne sera pas au bénéfice de la réputation de l'oncle accusateur.

Eternel plaideur, les documents le montrent souvent auprès des juges cherchant à obtenir de ses enfants une pension alimentaire de plus en plus substantielle ; et c'est ainsi qu'on peut le suivre dans sa vie errante à Menditte, à Sainte-Engrâce, à Esquiule. Dans ce dernier village, il est accueilli en décembre 1856 par Pierre son fils dernier-né dont il semble, à un moment de sa vie, avoir refusé la paternité. Il passera près de 6 ans dans ce foyer. Après la mort de Pierre, en 1861, il sera reçu à Etchahunia par son fils Joseph et c'est là qu'il mourra chrétiennement le 17 janvier 1862.

Dans la seconde partie de sa thèse M. Haritschelhar va s'attacher à analyser la poésie d'Etchahun par l'étude de ses thèmes et de sa technique littéraire. Il ne manquera pas, le cas échéant, de les rapprocher de ceux des chansons basques traditionnelles, dont il cite au moins 190 : ce sera pour lui le moyen de situer le poète dans une ambiance populaire à laquelle il ne pouvait échapper et de mettre du même coup en relief son indéniable originalité.

Trois chapitres consacrent un total de cent pages aux thèmes poétiques, et deux chapitres de 129 pages aux problèmes de la versification.

Commençons par les thèmes. Etchahun nous est représenté successivement comme poète du "moi", comme satirique et comme chanteur de circonstance. On le conçoit, les thèmes chevaucheront souvent : les mêmes faits pourront provoquer des sentiments très divers, et des faits différents des sentiments analogues. Le "moi" pourra se mêler à la satire, comme la satire et le moi surgir parmi les oeuvres les plus occasionnelles. Mais, quand on compose un livre, il faut bien adopter un classement et c'est en somme celui de la thèse complémentaire qui est repris ici : il ne manque pas d'ailleurs d'objectivité. Suivons-le dans un résumé hélas trop succinct.

Etchahun, romantique qui s'ignore, est certainement un poète du moi. Ce moi se montre douloureux et selon les jours révolté en résigné.

Dans ses poèmes autographiques il remâche les malheurs de sa vie, non par exhibitionnisme doloriste, mais pour expliquer à ses contemporains ce qu'il appelle pudiquement ses "impatiences", c'est-à-dire ses fautes.

Sa chanson la plus ancienne paraît être Urtx'aphal bat. Le thème n'est pas neuf : la cruelle séparation de deux êtres qui s'aimaient. Forme dialoguée, langue, symboles sont aussi

traditionnels, et M. Haritschelhar se fait une joie de découvrir les nuances que la littérature basque populaire met entre les mots izar, étoile ; lore ou lili, fleur ; urtxo, colombe, et naturellement urtx'aphal, tourterelle, qui servent à désigner la "bien-aimée". Cependant le barde a évité les mièvreries de ses prédécesseurs, au point de laisser le dernier mot à Marie Rospide :

Que mes ennemis se divertissent

Vous serez d'accord vous aussi avec eux !

Dans les autres élégies personnelles, il se donne à lui-même du gaixo et du trixte : il déplore le sort exceptionnellement misérable qui le poursuit depuis sa naissance ; mal accueilli parce que vilain et ressemblant peu à son père, dès le berceau il se sent de trop chez lui ; malade, mal nourri, mal traité à la maison, il faut encore qu'à l'école il devienne de 8 à 10 ans le souffre-douleur de ses camarades ; mis au travail, malgré sa chétive santé, il doit peiner comme un forçat, jeune homme, alors que les jeunes gens de son âge sortent ensemble et s'amusent, lui n'a d'autre envie que de rester seul amèrement dans son coin ; séparé de Marie Rospide, déshérité par son parrain, il est au bord du suicide, son mariage, loin d'arranger les choses, lui apporte de nouveaux soucis ; sa femme le trahit de toute façon ; autour de lui ce ne sont que complots pour lui ravir ses biens, le faire emprisonner, le déshonorer et priver ses enfants de leur dot. Oh ! oui, encore une fois : "ce pauvre Etchahun", gaixo Etchahun !

Mais la plainte d'Etchahun n'est pas celle d'un pleurard inoffensif, chez lui la souffrance devient agressive ; elle éclate en haine et révolte. Le poète salit tout et calomnie sans vergogne. A l'entendre, sa mère l'avait conçu illégitimement et désirait sa mort ; son père n'était qu'un chicaneau sans cœur ni scrupule, à l'occasion dénonciateur de ses enfants ; tel de ses frères, un rusé accapareur des terres d'aùtrui, un ignoble fraudeur. Sa femme l'a certes trompé avec Héguiaphal et l'on comprend qu'il le lui reproche mais il exagère en la présentant comme une Madeleine non repentie ;

il la traite en outre de ruine-boutique et d'indicatrice? Sur la maison Topetia, il appelle la société, les institutions et tout particulièrement il dénonce l'injustice de la justice humaine.

Pourtant Etchahun a parfois de bons retours. C'est surtout dans Bi berset dolorusik et Ahaide delizius huntan que, faisant ses adieux, le poète se montre plus humain et plus chrétien. Il renonçait qu'il n'est pas sans reproche ; s'il part en pèlerinage, c'est pour expier et aussi pour remercier Dieu de sa protection. Il veut être pardonné, et lui-même pardonne, même à sa femme. Il donne à ses enfants les meilleurs conseils. Depuis Abel la croix est le lot de l'humanité, surtout de la meilleure ; et il faut savoir la porter comme Jésus Christ avec patience, en vivant selon la loi de Dieu.

Malgré tout, le poète satirique domine en Etchahun et M. Haritschelhar a groupé sous quatre titres les chansons qui relèvent de la satire, à savoir : la farce, la critique des professeurs, celle des femmes et de la diatribe.

A la farce appartiennent Eihartxe eta Miñau, Lheille et Galharra-gako kantoriak ; si la première poésie rappelle la caricature charivarique à plusieurs égards et ne manque pas d'esprit, les deux autres nous présentent un ivrogne et un ânier de fort bas étage.

La critique des professions occupe une demi-douzaine de poèmes : ofizialmak chansonne dix-neuf métiers, mettant en scène : berger, couturière, fileuse, tisserand, maçon, menuisier, sabotier, vigneron, aubergiste, instituteur, curé, cardeur, colporteur, garde-forestier, huissier, notaire, forgeron, musicien et danseur. Hauzen bada laborari met en relief l'orgueil de certains laboureurs ; Gaztalondo handian méprise la lésinerie de telle hôte paysanne ; par contre c'est avec gentillesse qu'il taquine dans idorroki olha et Belhaudiko bortian la nonchalance de quelques bergers.

La satire féminine s'exprime à travers la chronique scandaleuse

du village ; par Ex : un pèlerinage à Sarrance plus qu'équivoque ; une sortie de filles qui sont censées aller prier à la Madeleine et qui passent leur journée à Lannes avec des garçons de Montory ; la conversation d'une jeune fille avec sa mère ; la fille voudrait savoir pourquoi on lui dit en béarnais : "ton père , c'est ton grand-père" ; querelle entre deux soeurs qui révèle une inconduite certaine ; histoire d'une fille enceinte et d'un amant bâtonné ; idylle d'un vieux mari et son épouse de 70 ans ; parodie d'un épithalame au sujet d'un mariage mouvementé dont le mari a disparu le jour même des noces, laissant toute seule la pauvre épousée.

Dans la diatribe, nous retrouvons l'Etchahun vindicatif qui règle son compte sans merci à ceux dont il pense avoir à se plaindre. Ainsi sont étrillés : Delphin Proger pour l'avoir chargé dix-sept ans plus tôt lors de l'affaire Goyheneix ; les prêtres du jury de 1853 qui ne lui ont pas donné le prix de poésie ; le curé de Barcus pour l'avoir fait sortir du banc d'oeuvre où il s'était installé à l'église ; enfin le curé d'Esquiule qui n'a pas voulu l'entendre en confession. Tous sont exécutés avec une violence et une ironie sans pareilles.

Enfin, M. Haritschelhar présente les poésies de circonstance de notre barde : on peut y distinguer : 1°- les compositions laudatives où sont complimentés le juge Deffis, l'écrivain Ernest Legouvé, le procureur Clérissé, ~~les juges~~ des personnalités de St Palais de passage à Barcus, la famille Carricaburu lors du mariage de Chéraute, Mgr Lacroix, les berges de Pixta ; 2° - deux poèmes politiques dont l'un célèbre Chaho et l'autre le député Renaud ; 3° - enfin deux plaintes évoquent l'un l'assassinat du couple Héguilus à Roquiague, l'autre le crime commis contre Irichibau par Etchandi de Garindein : cet Etchandi ayant trois ans plus tôt déposé contre Etchahun, on devine la réaction du poète.

M. Haritschelhar est arrivé à dater la majorité des textes et à éclairer les allusions, sauf en ce qui concerne la satire féminine où les vrais noms sont généralement camouflés. Le cas échéant, il s'est référé à des poésies basques apparentées, comme les pièces charivariques ou la complainte de Larralde-Bordachuri.

La thèse expose pour terminer la technique de la poésie populaire, en s'attachant aux problèmes de la musique et de la métrique qui s'y rapportent.

M. Haritschêlhar fait remarquer qu'en Pays Basque la poésie populaire a toujours été chantée : il se plaît à en multiplier les preuves. L'unité dans la chanson, n'est pas le vers, mais le couplet, qui selon les dialectes se dit bertsu, berset, kobla, ou kantore : voilà pourquoi le poème entier, composé de plusieurs strophes, est désigné d'habitude par l'un de ces mêmes mots mis au pluriel : bertsuak, koblak, kantoriak, etc...

C'est dire aussi que la musique s'y trouve intimement unie aux paroles. Du reste les auteurs ne cachent pas depuis 1853 que leurs textes ont été moulés pour le rythme sur quelque timbre généralement connu.

Ici M. Haritschelhar entreprend une étude très neuve relative aux timbres et faux timbres dans la chanson basque : le timbre, c'est l'air qui a été inventé pour telle chanson ; le faux timbre, c'est le même air quand il a été réemployé avec d'autres paroles qui ont fait oublier le texte original. Le P. Gabriel Lerchundi, dans un travail publié en 1947, par Eusko jakintza, se montrait ennemi des réemplois, estimant qu'en principe chaque chanson devrait avoir sa propre mélodie et non être condamnée à un timbre d'emprunt plus ou moins passe-partout.

M. Haritschelhar prend la poésie populaire comme elle est, avec ses procédés traditionnels : mais il tient à retrouver les vrais timbres pour remonter aux sources musicales et dater parfois certaines chansons. Il avoue les difficultés de l'entreprise. Cependant, l'application de sa méthode aux chansons lui a permis, à deux exceptions près, de découvrir des timbres dont le poète a usé pour certaines d'entre elles ou qui pourraient servir pour interpréter les autres. Il a ouvert là une voie des plus intéressantes à l'usage des critiques qui voudront classer chronologiquement les chansons populaires basques du XIXe siècle. Il serait trop long d'évoquer ici toutes les remarques judicieuses qu'il a faites sur les origines et l'évolution de la musique de chez nous comme aussi sur les divers schémas musicaux mis au service de notre poésie.

L'étude de la métrique termine la thèse.

Le vers populaire basque ~~XXXX~~ n'est fondé ni sur la quantité ni sur l'accent tonique, mais sur le nombre des syllabes, le rythme et l'assonance à défaut de rime. Le compte des syllabes est très libre : le poète ne s'inquiète pas de l'hiatus, il pratique selon ses besoins diérèse ou synérèse, contraction ou dilatation des formes, crases ou élisions. Le rythme est marqué par la fin du vers, la césure et parfois des coupes secondaires commandées par la musique : point important : même en souletin, on ne cherche à faire coïncider les syllabes toniques avec les temps forts de la mélodie. Quant à la rime elle est rarement riche et l'assonance satisfait le peuple, du moins en Pays Basque continental. M. Haritschelhar prouve tout cela par de multiples exemples pris dans Etchahun et confirmés par des références à d'autres chansons populaires. Il fait remarquer la préférence des basques pour le vers impair : Dix huit formes de vers sont étudiées une à une. Chemin faisant, les théories de M. de Leizaola sur les zortziko sont sérieusement contredites : cet érudit ne compte pas en effet

les vers selon la rime, mais selon les coupes, ainsi, pour lui, la phrase : xorittua, norat hua bi hegalez airean constitue un quatrain et non un vers unique.

Sur l'origine du vers basque M. Haritschelhar examine trois hypothèses : il n'est pas impossible que la poésie syllabique latine du Moyen-Age ait influé sur le vers basque, surtout à travers la liturgie, encore que le vers impair n'y domine pas, même remarque pour certaines chansons espagnoles anciennes : par contre la versification gallo-romane, avec ses coupes imparisyllabiques, paraît plus proche de la nôtre. Ici aussi on peut noter des affrontements instructifs avec les thèses de M. de Leizaola sur la question.

Reste à considérer la strophe. En poésie populaire basque elle est normalement monorime. M. Haritschelhar en analyse huit formes principales, du distique au dizain, qu'il s'agisse des couplets isométriques ou hétérométriques. Comme il fallait s'y attendre, la discussion sur la nature du vers va rebondir. Mais le problème des origines de la strophe basque sera, nous semble-t-il, beaucoup plus captivant. Une étude serrée de la métrique néo-latine va démontrer au départ la dette commune à son égard, des espagnols, des gallo-romans et des basques : plus tard, l'influence espagnole ne paraît pas évidente : au contraire, l'évolution de la chanson populaire gallo-romane comme la source la plus vraisemblable des schémas de la strophe basque, notamment de celle d'Etchahun. Cela ne veut pas dire que la strophe basque n'ait pas reçu de développements originaux de la part de nos poètes. M. Haritschelhar s'est plu à montrer le processus par lequel dans le cadre d'un même timbre ils ont su passer parfois du distique au quatrain, du tercet au quatrain, du quatrain au quintil ou même au sizain, voire du septain au huitain sion au neuvain.

Ainsi nous avons parcouru à vol d'oiseau une thèse très riche,
puisque elle nous a livré la biographie inédite d'un poète
peu banal et les secrets de son oeuvre, dans le cadre d'une
ambiance poétique basque générale que l'on n'avait jusqu'ici
jamais si bien étudiée.

L'OEUVRE POETIQUE DE PIERRE TOPET-ETCHAHUN

Tel est le titre de la thèse complémentaire de M. Jean Haritschelhar qui nous a été présentée sous la forme d'une somme de 829 grandes pages dactylographiées et photocopiées, divisées en trois volumes.

Le premier volume contient une riche introduction de 60 pages suivie des cinq longues poésies autobiographiques qui contiennent 215 pages.

Le second volume consacre ses 315 pages aux 21 poésies satiriques d'Etchahun.

Le troisième volume groupe en 180 pages 11 poésies de circonstance et, en 58 pages, 4 poésies "attribuées" à Etchahun par la tradition sans preuves évidentes.

—'—'—'—'—'—'—

L'introduction fait l'historique de la formation graduelle du "corpus etchahunien" et des principes qui y ont présidé.

Première étape

Vers 1922 Le P. Lhande, préparant une série de conférences sur la poésie populaire en Pays Basque, recueille en Soule un certain nombre de chansons inédites : une dizaine étonnent par leur ton et leur frappe ; elles sont d'un certain Etchahun. Du coup notre conférencier s'intéresse au vieux poète, se met à la recherche de ses poésies, écoute les ^{en d. B} ~~inédits~~ légendaires et pittoresques qui font du "barde", un personnage exceptionnel.

Le P. Lhande n'aura pas le temps de poursuivre sa chasse aux poèmes d'Etchahun et de mener de sérieuses enquêtes qui puissent donner une idée réelle du Koblari et expliquer ses vers aux allusions souvent sibyllines/

Il se contente d'écrire, dans Gure Herria, en 1923, une esquisse provisoire qui campe comme elle peut un certain visage d'Etchahun douloureux et sarcastique : image tirée des chansons et des données populaires, qui avaient toutes besoin d'un contrôle sérieux, comme M. Haritschelhar nous l'a montré dans sa thèse principale. Le P. Lhande était résolu à publier les poésies qu'il avait réunies. Mais de grands travaux apostoliques et puis la maladie l'en empêchèrent.

chap. 2

Seconde partie

En 1938, à Domezain, Eskualzaleen Biltzarra, présidé par M. Louis Dassance, accepte que le Congrès se fasse l'année suivante à Barcus et qu'on y célèbre l'illustre poète Pierre Topet-Etchahun. Bien mieux il est décidé à cette occasion de publier ^{en} plaquette les poèmes du barde barcusien recueillis par le P. Lhande. On va même chercher à enrichir la collection par de nouveaux apports et un appel paraît dans ce sens en juin 1939. En réponse M. Louis Dassance, avec quelques copies, aura communication des versions trouvées par le Dr Constantin et surtout du fameux cahier Urrutigoity d'Esquiule.

La guerre fit renoncer pour le moment à ce beau projet. En 1945 le P. Lhande y pense encore. Il appelle l'abbé Larrasquet, docteur es lettres, auteur de trois ouvrages relatifs au Souletin et particulièrement au dialecte barcusien, pour lui confier la préparation de l'édition dont Eskualzaleen Biltzarra fera les frais.

L'abbé Larrasquet réunit la documentation du P. Lhande et y adjoint celle que lui fournit M. Louis Dassance. Il entreprend son travail avec enthousiasme. Mais bientôt, en présence de copies très divergentes des mêmes chansons, qu'il s'agisse du fond, des dialectes, de la grammaire, de la versification, notre aristarque se sent perplexe. A quelles versions donner la préférence ? Et si toutes étaient plus ou moins infidèles au texte primitif d'Etchahun ? Larrasquet éroit s'en tirer en se retranchant derrière six principes, dont nous ignorons le cinquième. Les voici en résumé :

1) Etchahun n'a pu vouloir écrire qu'en basque par : d'où nécessité d'extirper les romanismes introduits par les inter-prètes.

2) Etchahun n'a pu vouloir écrire qu'en barkoxtar, dialecte de Basse-Soule ; d'où nécessité d'éliminer les formes de Haute Soule, en particulier les formes non-contractes ; il faut écrire mendin, handik, nin au lieu de mendian, handiak, nian.

3) On doit éviter d'employer dans la même phrase la forme allocutive et la forme non allocutive verbale.

4) Il est inadmissible que l'on construise des expressions comme "bi gizon ikhusi düt", au lieu de "dütüt", c'est-à-dire qu'on ne fasse pas d'accord du verbe avec le pluriel indéfini comme avec le pluriel défini... du sujet intransitif ou du complément direct d'objet.

6) Il faut tenir compte du rythme musical pour choisir entre vers de mesures différentes.

M. Haritschelhar n'a eu aucun mal à démontrer l'apriorisme des quatre premiers principes. Les manuscrits d'Etchahun prouvent en effet qu'il n'a pas cherché à être puriste, qu'il n'a pas visé à parler uniquement barkoxtar, qu'il ne s'est attaché à aucune homogénéité grammaticale ou dialectale. Mots, formes ou constructions, Etchahun se servait de tout ce qui lui permettait de bien rythmer ses vers, sans le moindre souci philologique, heureux simplement de se faire bien comprendre.

On devine que l'édition Larrasquet -mémoire certes-, ne pouvait en de telles conditions nous fournir de l'Etchahun authentique, mais un arrangement plus ou moins artificiel de l'original. Ainsi parut en 1946, éditée par Eskualzaleen Biltzarra la belle brochure intitulée Le poète Pierre Topet dit Etchahun (1786-1862) et ses œuvres. Elle comprenait 21 chants satiriques, 5 élégies et 6 autres poèmes, qui furent reçus du public avec enthousiasme et donnèrent lieu à une floraison littéraire sur le plan du théâtre, de la pastorale et du roman, en créant une nouvelle légende etchahunienne.

3e étape

Enfin arriva M. Jean Haritschelhar. Candidat au Doctorat es-lettres, il pensa à une thèse sur Etchahun et son oeuvre. M. René Lafon, à qui il s'en ouvrit, ne pouvait que l'encourager dans cette voie, et même le patronner.

M. Haritschelhar poursuivit parallèlement son enquête biographique dont on sait les riches résultats et son travail de critique des textes, l'un du reste aidant l'autre.

En tant que philologue, il lui fallait :

- se familiariser au préalable avec le souletin,
- compléter la collection Larrasquet en recherchant dans toutes les directions autographes, vieux manuscrits, imprimés, copies non encore découverts,
- retrouver les sources de Larrasquet pour tâcher, le cas échéant, d'en faire un meilleur usage,
- écarter les morceaux non imputables à Etchahun,
- mettre à part les douteux,
- affronter les textes avec les données, les plus sûres de la biographie,
- dater autant que possible les poésies,
- reconnaître les faits qu'elles commentent, en interprétant les allusions comme les silences du poète, et en rectifiant ses erreurs volontaires ou non.

Mais comment trier cette masse de textes ?

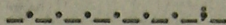
M. Haritschelhar décide que les autographes doivent être publiés tels quels, sans corrections.

Pour les textes reçus de la tradition sous des formes multiples, il s'agit de choisir une version de base :

- en priorité les plus anciennes copies comme ayant plus de chance d'être plus proches de l'original;
- les textes les mieux accordés à la vérité historique connue;
- enfin, les chansons les plus longues, qui supposent de meilleures mémoires, [N]aturellement, ces critères peuvent interférer.

La version de base est complétée et au besoin corrigée par les autres versions, qu'il s'agisse de fond, de forme ou de métrique. Finalement, chaque poème est présenté selon le plan suivant :

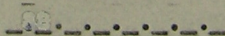
- a) le texte basque établi ;
- b) sa traduction française en style concis,
- c) le tableau complet de toutes les variantes, de sorte que le lecteur puisse se rendre compte du travail critique, et, s'il le veut, le refaire pour son propre compte,
- d) de précieuses notes, qui remettent la poésie -autant que possible- dans son cadre historique et éclairent minutieusement le texte en expliquant mots, phrases, formes en tournures.



Si nous comparons maintenant le recueil de M. Haritschelhar à celui de Larrasquet, nous constatons que deux morceaux de ce dernier ont été écartés : Borthian Ahuxki ainsi que Etchahun eta Otxalde qui ne sont même pas souletins.

Des trente autres poèmes, publiés par Larrasquet aucun n'est resté tel quel dans la nouvelle collection : de nombreuses retouches y ont été faites et on y a ajouté en tout quinze couplets découverts en diverses sources.

Quinze poésies retrouvées -dont deux remaniements, l'un au moins du poète lui-même, l'autre étant une copie de son temps- ont augmenté d'un tiers la somme des œuvres d'Etchahun.



Et voici comment se présente l'édition préparée par M. Jean Haritschelhar .

I- Les poésies autobiographiques sont disposées chronologiquement :

- 1- Untx'aphal bat (une tourterelle), est une élégie où

le poète déplore la cruelle nécessité de quitter Marie Rospide, la jeune fille pauvre qu'il aime et qu'il fait souffrir.

- 2- Mündian malerusik, poème composé au moment du crime de Barcus, dont le poète est accusé (1827) est un terrible pamphlet contre sa femme et son séducteur.
Deux refontes ultérieures sont publiées à la suite du texte primitif.
- 3- Bi berset dolorusik est un émouvant adieu du poète, au moment où part pour Rome en pèlerinage.
- 4- Etxahunen bizitziaren khantoria est un extraordinaire poème de 49 couplets, où chaque couplet représente en principe une année de son existence remplie de malheur; la rancune et la violence y dominent.
- 5- Ahaide delizius^huntan, dernière chanson où Etxahun rappelle ses peines, semble bien être son chef-d'oeuvre.

II-

Les poésies satiriques comprennent :

- la farce d'Eihartxe eta Mifau,
- Ofizialenak en critique des petits métiers
- Gaztalonde haundian où se trouve brocardée une famille qui a offert au poète un triste repas.
- Hauzen bada laborari, Idorroki olha et Belhaudiko borthian plaisants avec esprit certains paysans et bergers.
- Leille et Galharragako khantoria sont de verve grossière.
- Sept chansons font la critique des femmes à travers les scandales de village.
- Khantoren khantatzeko constitue un vrai anti-épithalame.
- Montebidorat juailiak s'indigne contre l'émigration des Basques.

- 4
- Enfin, trois poèmes s'en prennent à certains prêtres : les juges du Concours de poésie en 1853, le cure de Barcus et celui d'Esquiule.

III- Les poésies de circonstance sont

- les unes laudatives : elles cherchent à plaire à Deffis, Legouvé, Cléxisse, des personnalités de Saint-Palais, la famille Carricaburu, Mgr Lacroix, les berges de Phixta.
- d'autres politiques, en faveur de Chaho et de Renaud.
- deux racontent des crimes : Complainte Heguilus, et Amodio gati

IV- Le recueil s'achève par quatre poésies attribuées à Etchahun par la tradition, mais dont on n'est pas sûr qu'elles lui appartiennent.

Conclusion

Le travail de M. Jean Haritschelhar nous donne enfin une riche édition des poèmes d'Etchahun scientifiquement mise au point et largement éclairée par de minutieuses recherches à travers toute sorte d'archives, de dictionnaires, de grammaires. Les textes ainsi préparés non seulement feront la joie des lecteurs basques, mais seront un apport des plus précieux pour qui veut approfondir la langue et la littérature souletines.

-.-.-.-.-

- B I B L I O G R A P H I E -

"ETXAHUNEN BERTSOAK GIPUZKERAZ"

de Yon de Eshaide

avec la collaboration de Jon Mirande

(Etude de Pierre LAFITTE)

ETXAHUNEN BERTSOAK GIPUZKERAZ

Cet ouvrage de Yon de Echaide avec la collaboration de Jon Mirande a paru aux Editions Itxaropena (Zarauz) sur 362 pages (25 x 18 cm).

Yon de Echaide, fils du regretté Ignacio Maria de Echaide qui fut bascologue et Président de l'Académie de la langue basque, est le vaillant écrivain qui a composé une quinzaine de livres en guipuzkoan littéraire.

Celui dont nous rendons compte est aussi écrit en basque, plus précisément en basque unifié, en guipuzcoan plus ou moins élargi : langue riche, souple et claire, excellente pour l'exposition des idées, peut-être un peu lourde quand il s'agit d'exprimer les réactions spontanées de la vie.

Etxahunen bertsoak gipuzkeraz comprend :

- 1°) une introduction de 10 pages ;
- 2°) deux cartes hors-texte (Barcus et la Soule) ;
- 3°) une courte biographie d'Etxahun sur 20 pages ;
- 4°) une note de quatre pages relative à la conjugaison allocutive respectueuse souletine ;
- 5°) deux photographies de la pierre tombale d'Etxahun ;
- 6°) un article écrit à l'occasion du centenaire de la mort d'Etxahun ;
- 7°) un article intitulé "Etxahun dans le monde et au théâtre" ;
- 8°) La traduction en vers guipuzcoan du fameux poème du R.P. Xavier Iratzeder : Nun habil orai, Etxahun ;
- 9°) trente et un poèmes : texte souletin, traduction versifiée en guipuzcoan, et explications auxquelles seulement a collaboré Jon Mirande ;
- 10°) Appendice concernant trois poèmes.

Dans son introduction Echaide déclare ses intentions, dédicace son livre, explique plus de quarante noms propres en majorité toponymiques.

Son but est de faire connaître et goûter la poésie d'Etxahun en Pays Basque péninsulaire, où le dialecte souletin paraît aussi éloigné des dialectes locaux que peut l'être le portugais pour le castillan moyen. D'où l'idée de traduire Etchahun en guipuzcoan. Mais la pose faisant perdre à la poésie une grande partie de ses prestiges, il a jugé nécessaire de versifier la traduction et comme le parler du barde souletin était des plus populaires, ne fallait-il pas adopter un genre proche de celui des Xenpelar, Bilintx, Txirrita, Otaño, etc ? Telle a été la décision du traducteur. Néanmoins rien ne pouvant remplacer le texte lui-même, celui-ci se trouvera expliqué dans les moindres détails, avec la collaboration compétente et généreuse de Jon Mirande, le grand poète basque, qui outre plusieurs langues étrangères connaît la plupart des dialectes euskariens et reste naturellement attaché à ses origines souletines.

Echaide accepte les principes orthographiques proposés à Aranzazu, mais il systématise l'emploi de la lettre h à des critères étymologiques : ainsi, à son avis, il faut écrire hongi et non ongi, la forme primitive étant aspirée, comme semblent le démontrer les formes hun (S. et BN) et hobe, hobeki. Personnellement nous ne croyons pas que hobe soit de même origine que on, ni que toutes les aspirations soient primitives (optare -/hautatu, partem -/parthe) .

Enfin l'auteur tient à expliquer pourquoi il a dédié son travail à trois jésuites, les RR.PP Julian Larrazabal, Mikel Zubiaga et Pierre Lhande. Les deux premiers furent ses directeurs spirituels, le troisième le découvreur d'Etxahun. Au sujet de ce dernier Echaide a trois articles publiés dans Gure Herria par G. Eppherre (1959), Ph. Aranart (1960), Et. Salaberry (1965). Il nous semble utile de signaler un livre intitulé Le Père Lhande pionnier du Christ, 200 pages petit in-8, écrit par Jeanna Moret et édité par Beauchesne, à Paris (1964).

Pour ce qui est de la carte de Barcus, une légère erreur s'y est glissée que l'auteur a tenu à corriger par voie de presse, en indiquant que Etxahunia se trouvait au sud-est d'Etxegoihenia et au nord-est de Hegiaphalia.

* * * *

Quant à la biographie d'Etxahun, elle est carrément insuffisante, fondée sur les données du Père Lhande dont la documentation était quasi nulle, car il n'avait pas eu le temps de se livrer à la minutieuse enquête que, depuis, Jean Haritschelhar a poussée si loin : il ne connaissait pas non plus certains poèmes etxahuniens découverts bien après la parution du livre intitulé Le Poète Pierre Topet dit Etchahun (1786-1862) et ses Oeuvres publié en 1946 par le R.P Pierre Lhande et l'abbé Jean Larrasquet. Il est dommage qu'Echaide se soit trop pressé de faire paraître des pages dépassées par la thèse de doctorat de Jean Haritschelhar : elles ne font pas bon effet sur le plan historique, même si la langue en est fort belle.

* * * *

C'était une excellente idée de donner aux lecteurs guipuzcoans une explication touchant la conjugaison allocutive souletine en zú. Mais on peut se demander si la leçon est suffisante, même après les deux longues citations si intéressantes de Krutwig et d'Azkue qui en constituent le fond.

Krutwig ne s'occupe que des formes à datif éthique en zū et il a raison contre Azkue de ne pas voir le pronom i dans le i de niagozū, cet i n'étant qu'un indice annonçant un suffixe datif, comme dans dieson, selon la doctrine de Schuchardt. Mais il se trompe s'il croit pouvoir distinguer entre la structure du vouvoisement et celle du tutoiement en Soule la différence que voici : le suffixe allocutif en zū ne paraît pas dans les cas où la forme indéterminée se trouve déjà affectée d'un indice de 2e personne, tandis que les suffixes -k et -n du tutoiement se maintiendraient dans de pareilles conditions. Cela vaut sans doute pour le tutoiement en guipuzcoa où se rencontrent des formes redondantes, comme ukek ou intzakek, uken ou intzaken, mais cela n'existe pas en Souletin : vouvoisement et tutoiement y ont les mêmes lois.

Azkue, lui, dans le passage cité par Echaide, ne s'occupe que des tournures actives du verbe ukan, avoir, qui servent à traduire les formes nominatives du verbe izan, être ; ex. duzu, vous l'avez, au lieu de da, il est ; gaituzu, vous nous avez, au lieu de gira, nous sommes. Mais il n'a pas relevé le fait important qu'à l'imparfait le souletin dans ce cas dit zizūn et non zunian, comme en tutoyant il dit zūian et non hian : c'est-à-dire que le "vous" sujet préfixé (z), comme le "tu" sujet préfixé (h), des formes indéterminées à complément direct de 3e personne est remplacé par le suffixe-sujet zū, tandis qu'un préfixe z vient y représenter la 3e personne régime, ramenant le schéma de l'imparfait à celui du présent : cette inversion n'est pas banale.

Autre remarque omise, c'est que les tournures actives dont nous parlons sont abandonnées à la voix dative, où on est obligé de revenir au verbe izan, être. Ainsi pour

dire "je lui suis" le souletin construit nitzozü et non neiozü.

Avec raison Echaide fait remarquer que les dites tournures ne sont pas une exclusivité souletine, mais sont utilisées un peu partout en Pays Basque, non seulement au présent comme le notait Azkue, mais même à l'imparfait; ex. genizun au lieu de ginen, nous étions.

Enfin pourquoi n'avoir pas relevé que le radical -ü- du verbe "avoir" est remplacé par -i- dans toutes les formes familières non-indéterminées : dik, din, dizu, il a ; mais deioik, deion, deiozu, pour d-erei-o où le i n'est pas le même.

Remarquons qu'à travers l'ouvrage la plupart des formes verbales sont clairement analysées par Jon Mirande.

* * * *

Venons-en à l'oeuvre proprement dite. Comme la biographie d'Etxahun, ce travail nous paraît avoir été publié prématurément. Le texte traduit et commenté n'est pas en effet complet, puisque c'est celui de Larrasquet (1946), auquel manquent quinze poèmes retrouvés depuis et une bonne douzaine de couplets pour les chansons parues. D'autre part la version Larrasquet est d'une authenticité suspecte pour ce qui est de la lettre, car nous croyons que la pensée d'Etxahun s'y trouve respectée dans la mesure où les copies sur lesquelles l'éditeur travaillait, étaient fidèles (I)

Notre jugement mérite quelques explications.

(I)- Dans la chanson Gaztalondoko neskatilak le onzième couplet, le poète recommande aux hommes de bien boutonner leurs pantalons quand ils passent à Barcus pendant la nuit, car on raconte que les femmes y ont rossé (zehatü) un homme. On s'attendrait à osatü (emucarse) et Mirande pense que Larrasquet a édulcoré le texte. En fait aucun ne portait osatü ; c'est la tradition écrite qui a édulcoré

Le R.P Lhande, à qui en 1922, s'était révélé le génie d'Etxahun à la lecture de quelques chansons avait essayé d'augmenter sa collection etxahunienne, avec l'intention de la publier. En 1938 tout restait encore à l'état de projet, quand, cette année-là, au Congrès de Domezain l'Eskualzaleen Biltzarra, dont M. Louis Dassance était l'actif Président, il fut décidé que, en 1939, on célerait à Barcus l'illustre barde de cette commune : on y diffuserait une plaquette contenant les textes recueillis par le P. Lhande. Un appel fut lancé dans la presse pour demander aux détenteurs de chansonniers basques de vouloir bien communiquer les poèmes d'Etxahun qui pouvaient s'y trouver.

M. Dassance obtint ainsi communication de quelques copies isolées, mais surtout des versions du Df Constantin et du précieux cahier Urrutigoity d'Esquile. Malheureusement la guerre éclata, et il fallut attendre des temps meilleurs.

En 1945, le P. Lhande pensa à relancer l'affaire. Lui-même, handicapé par la maladie, ne pouvait guère s'en occuper. Il appela à son aide l'abbé Jean Larrasquet, barcusien, docteur ès-lettres, auteur de trois ouvrages importants concernant le parler de sa province :

- 1°) Action de l'accent dans l'évolution des consonnes étudiée dans le Basque souletin, Paris, 1928 ;
- 2°) Le basque Souletin Nord-Oriental, Paris, 1934 ;
- 3°) Le basque de la Basse-Soule Orientale, Paris, 1936.

Le choix, semblait-il, était des plus judicieux. Qui trouver de plus compétent au point de vue linguistique?

Le P. Lhande et M. Louis Dassance lui remirent tous leurs documents et le voici enthousiaste en découvrant à son tour le génie d'Etxahun à première lecture. Mais bientôt, il devient perplexe : les copies qu'il a entre les mains ne concordent pas : beaucoup sont incomplètes, la plupart mal écrites ; les couplets ne

sont pas partout rangés dans le même ordre ; souvent la langue paraît dénaturée, hétérogène. C'est alors qu'il décide de corriger les manuscrits en partant des principes suivants :

-Etxahun ne pouvait parler qu'un basque pur ; nécessité d'éviter autant que possible les romanismes des copies (mots béarnais en français).

-Etxahun ne pouvait parler que souletin ; donc, élimination de quelques mots manex égarés dans certaines chansons.

-Etxahun ne pouvait parler que barcusien ; écarter par conséquent les vocables ou les formes de Haute-Soule, en particulier les formes non-contractes comme nian (au lieu de nin), berriak (au lieu de berrik), zelialat (au lieu de zelilat), etc...

-Etxahun, excellent logicien, ne pouvait pas mettre un verbe au singulier après une forme indéfinie à sens pluriel, ni juxtaposer une forme verbale allocutive avec une forme indéterminée...

Tels sont les principaux postulats qui ont guidé Larrasquet dans son travail de rédaction ; nous allons écrire de réduction : car il s'agissait de réduire tous les textes à un moule bas-souletin nord-oriental puriste.

Les manuscrits laissés par Etxahun lui-même et qui paraîtront dans l'édition que prépare M. Jean Haritschelhar montrent que les a priori de Larrasquet ne coïncident pas avec la réalité ; le barde n'était pas puriste ; comme Montaigne il devait penser : "si le (souletin) n'y peut aller, que le gascon y aille !" Il ne craignait pas des mots comme prekozionaki, sistima, espusa, kitatu, malerus, etc. ; il n'évitait pas à tout prix les mots ou formes manex (voir Belhandi bortietan, où Larrasquet a été obligé de laisser passer du navarre-labourdin) ; le poète n'était pas un fanatique de la contraction barcusienne ; selon les besoins du vers il disait nütin ou nütian, lürrin ou lurrian, jurán ou jun ; il n'avait pas la même syntaxe que Larrasquet : comme beaucoup de souletins

et même de manech il sentait l'indéfini comme un singulier même avec un sens pluriel et il mélangeait sans vergogne formes familières et indéterminées.

De sorte qu'en général, voulant sauver l'honneur de la langue souletine, Larrasquet a réécrit Etxahun en une langue plus soignée, plus pure, plus homogène que nature, quoique encore fort populaire, car il n'a introduit aucun néologisme ni de vocabulaire ni de syntaxe ; et même il a laissé passer volontairement, contrairement à ses fameux principes, bien des mots béarnais, français ou espagnols souletinisés, et des formes bas-navarraises ou labourdines.

C'est cette langue-là qu'Éthaïde, aidé de Jon Mirande, a voulu traduire en vers guipuzcoan, et expliquer en prose guipuzcoane.

* * * *

Que dirons-nous de la traduction versifiée ? C'est naturellement une transposition beaucoup plus qu'une vraie traduction. Cela se comprend : métrique et rime imposent beaucoup de servitudes.

Voici une strophe prise dans Ahaïde delizius huntan (version Larrasquet) :

Bi urthe igaran tiat Espanian pelegri gisa,
Hire ganik deûs ezin ùkhenez, bizien bilha.
Orai jin nitzaiak sokhorri galthoz, heltùrik ezin
bestila:
Ene etcherik hik igorri, erranik han deûs enila.

nous traduisons :

J'ai passé deux ans en Espagne comme pèlerin,
N'ayant rien pu obtenir de toi, cherchant de quoi
vivre.
A présent je suis venu te demander secours, à toute
extrémité :
Tu m'as renvoyé de chez moi, disant que je n'y
possédais rien.

Et voici la transposition d'Echaide :

Bi urte erromes bezala ibilki nauk Spainian,
Hik dena ukatu ondoren nere bizi beharrian,
Orain natorkik laguntz-eske oso mixeri gorrian
Halare etxetik bota nauk tratatuz, modu tatarrian

Au premier coup d'oeil on constate que les vers d'Echaide se conservent par le rythme de l'original, puisque le nombre des syllabes n'est pas le même ; les rimes aussi sont différentes ; enfin six mots seulement sont communs au texte et à sa "traduction". Et maintenant mettons en Français la transposition pour que l'on puisse la comparer au modèle :

Deux ans comme pèlerin j'ai voyagé en Espagne,
Après que tu m'as tout refusé dans mon besoin de vivre.
A présent je viens te mendier de l'aide dans ma misère
toute noire (litt. rouge)
Cependant tu m'as renvoyé de la maison en me traitant
de méchante façon.

Cela donne une idée de la différence des dialectes et de la difficulté de refaire des vers sans y changer quelque chose.

Très rarement Echaide a poussé l'à-peu-près jusqu'au contresens, et généralement par une trop grande confiance en Larrasquet.

Par exemple la chanson de Defis n'est pas satirique à l'égard du juge qui l'a réconforté à la prison de Saint-Palais, en lui assurant qu'il avait des chances d'être acquitté aux Assises après l'affaire du pont de Chocot. Le second couplet est ainsi conçu :

Uskal-Herri huntan balitz moda
Prosesen üztekoa Defisen eskila,
Elio lüzaz prezia prauben arrazu tcharra,
Haier elio ez idek beraiek jan beharra

Ce qui veut dire :

Si c'était la mode en Pays Basque
De laisser les procès aux mains de Defis,
Il ne perdrait pas de temps à apprécier les torts des
pauvres
Il ne leur enlèverait pas leur pain.

Cela signifie non pas "qu'il laisserait tomber les procès parce qu'il ne pourrait rien tirer de la bourse des pauvres", comme dit Echaide, mais : "parce qu'il ne le veut pas". Haïen poltsa trixtetik ezin jan baitzuan est une traduction au moins tendancieuse.

Autre exemple. Dans la chanson Ahaide delizius le verset VI montre Etxahun tout jeune, travaillant comme un forcené pour attendrir son père, et voici les derniers vers :

Osagarria, hari kausitü nahiz, benin gal-erazi,
Bizipidia gal beldürrez, hura nian irabazi.

Nous traduisons :

Le fait que pour faire plaisir à mon père je perdis
la santé,
De peur de perdre mon gagne-pain, voilà ce que je
gagnais.

En d'autres termes, ce n'est pas son père qu'Etxahun a gagné (le reste de la chanson en témoigne) mais le délabrement de sa santé. Voilà pourquoi nous paraît inexacte la traduction du dernier vers : Etorkizunaz izituta aita nuen niganatu, effrayé de mon avenir, j'avais gagné mon père.

Encore dans Ahaide delizius, au verset XVI, Etxahun s'adresse à sa femme qui, en cachette de sa bru, lui a donné une chemise : il en est tout ému :

Athorra bat eman deitazü, destrenpien erekeitia (sic)
Ikhara zinadelarik ereñak (sic) eraiki, trixtia !

Il fallait naturellement lire errekeitia, ce qui a été fait, mais aussi erpenak, la bru. La traduction : Ikara baitzifian biltzea zeronek erein hazia, craignant de récolter ce que

vous aviez semé, n'a rien de basque. Du reste plusieurs versions portent errenak jakin et alors il faut traduire : "craignant, malheureux, que votre belle-fille le sût" ; avec eraki on traduirait "l'enlevât".

Encore une fois, ce genre de faute est très rare dans le livre d'Echaide.

Pour en finir avec les traductions versifiées, reconnaissons qu'elles sont certes plus puristes de langue que les textes purifiés par Larrasquet ; Echaide remplace destinatü par aukeratu, esposatü par emazte bat hartu, malerus par zorigaixtoko, funts par lurralde, segreki par ahopez, thunba par hillohi, partitu par aldegin, hil-püntü par hil-zori, amoria par maitaria ; il évite krüdel, püni, krima, xalant, deliberatü, etc. Mais cela ne l'empêche pas d'accepter des quantités de romanismes depuis longtemps agréés par le peuple : kondena, preso, testamentu, madarikatu, pobre, mundu, kunprenditu, juzgatu, eskola, errenta, defentsore, interesa, honest, faltu, kontzako, okasifua, pasiatu, istimatu, faltatu, izpiritu, eskandalu, momentu, kunplitu, denbora, et des dizaines de mots de ce genre. Aussi son style a-t-il une couleur populaire évidente, au moins pour qui a l'habitude de lire du guipuzcoan.

* * * * *

Nous félicitons Yon Echaide des gros efforts que suppose sa traduction en vers des poèmes etxahuniens revus et corrigés par Larrasquet. Mais nous ne cacherons pas combien nous paraissent plus utiles les commentaires linguistiques dont son livre est enrichi. Ils présentent une somme de plus de 180 pages, d'où il serait facile de

tirer une étude comparée du souletin (surtout nord-oriental) et du guipuzcoan moyen. Cette étude serait partielle, naturellement, mais ouvrirait des horizons sur presque tous les aspects des deux dialectes : phonétique, vocabulaire, déclinaison, conjugaison, syntaxe, versification.

Voici quelques-uns des problèmes suggérés, évoqués ou même résolus non pas systématiquement, mais au hasard des difficultés soulevées par les textes.

Phonétique - Ici se pose le problème du ü souletin et celui des assimilations : üdüri, üthürri, ütsü, üñhürri, ützüli, etc. en face des formes guipuzcoannes : iduri, iturri, itsu, txingurri, itzuli, etc. De même sur le plan consonnantique comment ne pas comparer lagüntü, heltü, alte avec guip. Lagundu, heldu, alde ? On ne saurait oublier nasasiliations et accents, encore qu'ils ne soient pas signalés, pas plus que le s doux souletin de aisa ou le z doux de aizina. Mais on ne saurait manquer aspirations et mouillures, pas plus que les contractions, élisions, métathèses (cf. en souletin - parthe, üñhürri, nin, ümur, hun, trite ; et en guipuzcoan : mifi, dula, Donostiko (pour Donostiako), Gzabiel (pour Gabriel).

Vocabulaire - A côté des mots communs aux deux dialectes (et ils sont nombreux), on a à relever en souletin üsü, habore, jin, untsa, gazna, ükhen, ebatsi, hüllan, manhatü, eho, etc. qu'il faut traduire en guipuzcoan par maiz, geiago, etorri, ondo, gazta, izan, ostu, urbill, agindu, ill, etc. Mais certains mots n'ont pas le même sens : lotsa : peur (s) et honke (g) ; hazkar : fort (s) et rapide (g) ; gai : nuit (s) et digne (g) ; athorra : chemise d'homme par opposition à mantharra (s) et chemise de femme par opposition à alkandora (g) ; larrütü : jeter dans un précipice (s) mais larrutu, écorcher, peler (g)

Déclinaison - On est surpris qu'à elizala corresponde en guipuzcoan elizara ; à zelialat (remarquer l'article),

zerura ; à etxerik, etxetik ; à etxetarik, etxetatik, à gizuner, gizonat ; à gizunek egin die, gizonak egin due ; à hez et hetzaz, etaz ; à gizunareki et gizunarekila, gizonakin. Si l'on pouvait tenir compte de l'accent, on verrait qu'en souletin on peut distinguer bi gizunek erran die, deux hommes ont dit, de bi gizunék erran die, les deux hommes ont dit, de même que aita jin düzü : "papa est venu", tandis que aita jin düzü : "le père est venu".

Conjugaison - Le guipuzcoan use de beaucoup plus de verbes simples que le souletin : ex. dakar, akusa, dantzu, dirudi, derizkot, dator. Par contre le souletin a cinq auxiliaires de conjugaison : izan, edin, ükhen, ezan et iron. Il a la voix familière en zü. Son jeu périphrastiques est très large : ex. ses cinq futurs si nuancés : simples : nizate, je serai, düke, il aura ; composés : ikhusiren dü, ikhusten düke, ikhusi düke, ikhusirik düke : Une particularité : le subjonctif passé en l- grandes différences entre le système éventuel souletin et le guipuzcoan. Emploi souletin des infinitifs radicaux comparé à l'emploi des participes guipuzcoans. Que penser des radicaux en t (adit, gizent, etc.) ? Ahal construit différemment dans les deux dialectes : sens optatif souletin, sens interrogatif guipuzcoan. Autant de questions intéressantes.

Syntaxe-La construction des phrases se révèle en souletin plus souple qu'en guipuzcoan littéraire. Pour ce qui est de l'emploi des cas, on constate de grandes différences entre les deux dialectes : le souletin ne connaît pas des tournures telles que beldurrak nago, gizonen bat, amari lagundu, ikasten igorri ; le guipuzcoan est surpris par beaucoup de génitifs souletins : ex. aitaren pour aitarentzat amaren ikustez pour ama ikusiz et généralement leur emploi avec toutes les formes nominales du verbe : ogiare erosirik,

ogiaren jan-beharrez, aitarén ikustian, etc. Il s'étonne également de formules comme mintzatzerat deliberatia, ikhusi bai, ikhusi bait, ikhusi baiko, atxeman dūzia, bi breset huntzen dit, etc. Inversement le souletin est dérouté par maiatzak iru, gizonak esan due, askok esan du et d'autres expressions de ce genre. L'usage de la voix datives est moins régulier en souletin qu'en guipuzcoan...

Ces exemples n'épuisent certes pas la liste des problèmes évoqués par Echaide et Jon Mirande.

Pour terminer nous leur devons de chaleureux applaudissements, car c'est en basque littéraire qu'ils ont su réaliser leur étude comparative, première entreprise de ce genre, croyons-nous, dans les annales de la bascologie.

P. LAFITTE